ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info

gratuit numéro 52 - juillet-août 2015

MUSIQUE
The Bawdies en Europe p. 20

RENCONTRE
Le Japon de Barakan p. 36

Matsuri
Jours de fête

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Célébration



L'été est là ! Pour certains, c'est synonyme de vacances. Pour d'autres, même s'ils doivent travailler, cela reste un moment où l'on tente de profiter de la moindre occasion pour s'amuser. Au Japon, il en va de même. L'été, c'est la saison privilégiée des *matsuri*, ces fêtes traditionnelles, au cours desquelles on s'amuse et on partage en famille ou entre amis quelques instants de grand plaisir. C'est ce que nous avons voulu vous montrer dans ce nouveau numéro de *Zoom Japon*. Un numéro particulier pour nous puisqu'il marque notre cinquième anniversaire. Depuis cinq ans, nous avons l'honneur de vous accompagner dans la découverte du Japon. Et c'est un vrai plaisir pour nous.

La Rédaction
courrier@zoomjapon.info

198 000 yens. Tel est le prix du robot semi-androïde Pepper que Softbank a commencé à commercialiser le 20 juin. Conçu par la société française Aldebaran rachetée par le japonais en 2012, ce robot de 28 kg mesurant 1,20 m devrait faire un tabac.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le regard d'Eric Rechsteiner

Arrondissement de Shibuya, Tôkyô



© Eric Rechsteiner

Si le Sanja matsuri dans le quartier d'Asakusa (voir pp. 10-12) fait partie des trois grands festivals de la capitale, cela ne signifie pas pour autant que les autres quartiers de Tôkyô ne connaissent pas leur fête. En témoigne le Hikawa matsuri dans l'arrondissement de Shibuya. Même s'il est moins impressionnant, il illustre néanmoins l'enthousiasme de la population pour ces moments de liesse collective.

TOURISME Ouverture d'esprit

En principe, les personnes tatouées ne peuvent pas entrer dans un bain public si leur tatouage est visible. Toutefois, les autorités japonaises veulent attirer les touristes étrangers qui sont de plus en plus nombreux à se tatouer. Voilà pourquoi l'Agence nationale du tourisme a entamé une enquête pour déterminer si elle va lever ou non cette interdiction qui n'est pas toujours appliquée de nos jours.

CONTROVERSE Les baleines peuvent trembler

Le Japon a l'intention de poursuivre son programme controversé de chasse à la baleine, même si la Commission baleinière internationale (CBI) n'a pas réussi à trancher la question de savoir si ce programme est "scientifique" ou non. Les Japonais prévoient de capturer 3 996 petits rorquals (ou baleines de Minke) en Antarctique dans les 12 prochaines années. Le Japon n'en avait pas pêché en 2014-2015.

MOSHI MOSHI NIPPON

FESTIVAL 2015

AVEC EN LIVE :

CAPSULE

YASUTAKA NAKATA (CAPSULE)

Charisma.com

TEMPURA KIDZ

+ D'AUTRES ARTISTES À VENIR

SAM. 03/10 & DIM. 04/10

LE TRIANON - PARIS

MOSHI MOSHI NIPPON AREA @JAPAN EXPO
RENDEZ-NOUS VISITE SUR LE STAND H120!

Billets disponibles sur fnac.com, ticketmaster.fr, digitick.com et avosbillets.com

JAPAN FM · NOLIFE · J-ONE · WAKANIM MUSIC

nousproductions.com · nousproductions · @nousprod · nousproductions

Office National du Tourisme Japonais @ JAPAN EXPO

JEU. 02/07-DIM. 05/07

Rendez-nous visite sur le stand M82!

Participez et gagnez sans doute des cadeaux avec...



L'été prochain, vous y serez peut-être. En attendant, prenez la pause ici !

STAMP RALLYE

Complétez votre carte en la faisant tamponner par nos partenaires: Okinawa, ville de Takamatsu, Manga Kingdom Tottori et Kyoto.

Offre limitée



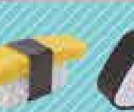
WANAGE, lancer d'anneaux

Visez et lancez !

MANGA

Obtenez votre portrait "style manga" ! (samedi et dimanche, limité à 40 pers/jour)

BONUS





Répondez à notre sondage et recevez une gomme kawaii





Pour plus d' informations, consultez notre site internet ou notre page Facebook

URL : www.tourisme-japon.fr



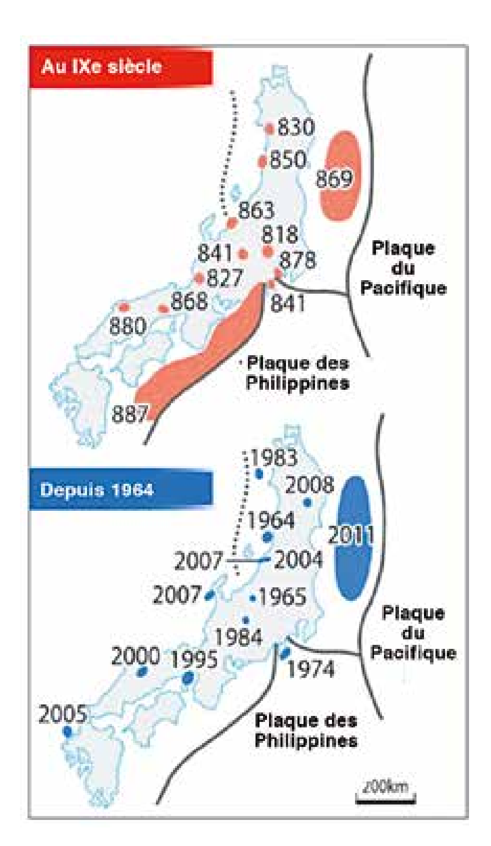
SOCIÉTÉ **Plus fort qu'au cinéma**

Au cours des derniers mois, les éruptions volcaniques et les séismes se sont multipliés. Faut-il se préparer au pire ?

Les amateurs japonais de sensations fortes étaient déçus samedi. Prévue le 30 mai, la sortie de *San Andreas,* le film catastrophe de Brad Peyton, a été repoussée sine die. Sur le site officiel du long-métrage intitulé au Japon *California down,* un court message d'excuses indique que les spectateurs devront patienter pour savoir comment Dwayne Johnson parvient à surmonter le déchaînement des éléments en Californie. Si le distributeur Warner Bros a décidé de les empêcher d'avoir des frissons en regardant les effets spéciaux du blockbuster hollywoodien, la nature s'est chargée d'offrir à l'ensemble de la population japonaise une belle dose de frayeur. A 20 h 24, un séisme de magnitude 8,5 sur l'échelle ouverte de Richter, ramenée dimanche à 8,1, s'est produit à environ 700 kilomètres au sud de Tôkyô, dans l'archipel des Ogasawara. Ce tremblement de terre, le second plus puissant jamais enregistré depuis 1885 après celui du 11 mars 2011 qui avait fait plus de 18 500 morts dans le nord-est du pays, a été ressenti sur tout le territoire à des degrés divers allant de 1 à 5 fort sur l'échelle japonaise d'intensité qui compte 7 niveaux. *"J'ai eu l'impression d'être sur un bateau pris dans une tempête",* a raconté un habitant vivant au 40e étage d'un immeuble de la capitale. La secousse a été assez forte pour bloquer les ascenseurs et suspendre le trafic ferroviaire pendant plus d'une heure, notamment sur la ligne à grande vitesse reliant Tôkyô à Ôsaka.

Malgré l'intensité du séisme dans la métropole qui a rappelé à certains celle du 11 mars 2011, il n'y a eu aucun mouvement de panique et aucun dégât important. Au total, une douzaine de personnes ont été blessées, mais, en lisant la presse du lendemain qui a fait ses gros titres sur l'événement, la population a bien conscience d'être passée à côté d'une catastrophe. *"C'est une chance que l'épicentre se soit trouvé à environ 590 kilomètres de profondeur"*, a d'ailleurs expliqué un responsable de l'agence de Météorologie nationale lors d'une conférence de presse quelques heures après le tremblement de terre. S'il avait été à 14 kilomètres comme cela a été le cas au Népal, le mois dernier, les conséquences auraient été bien différentes et sans doute plus dramatiques.

"Il n'y a pas que les séismes. Ces derniers temps, on recense de nombreuses éruptions volcaniques. Franchement, ça me fait peur", confie AKIYAMA Yuhiro, photographe pour le quotidien local *Ishinomaki Hibi Shimbun,* qui a vécu les événements tragiques de 2011. Pourtant située à plus de 1 500 kilomètres de l'archipel des Ogasawara, la cité portuaire d'Ishinomaki n'a pas échappé à la secousse du 30 mai. *"L'éruption du mont Ontake à l'automne dernier, l'alerte lancée autour du mont Hakone proche de la capitale au début du mois et l'éruption fin mai du mont Shindake sur l'île de Kuchinoerabu au sud du pays ne me disent rien de bon",* poursuit le journaliste. Il aurait pu ajouter le réveil du mont Asama au nord-ouest de la capitale. Le niveau d'alerte autour de ce volcan a été relevé, mais les autorités ne semblent pas pour le moment inquiètes de son regain d'activité. Dans cette partie du Japon déjà frappée par un tremblement de terre dévastateur en septembre 1923, les habitants s'attendent à connaître prochainement un autre méga séisme. Sur TV Asahi, le professeur KOKETSU Kazuki, sismologue à l'université de Tôkyô, a voulu rassurer la population en expliquant que le séisme du 30 mai ne constituait pas forcément les prémices du "big one" que tous les habitants de la mégalopole redoutent. *"Il faut néanmoins le considérer comme une bonne occasion pour nous y préparer",* a-t-il ajouté. Dans les médias, sans pour autant chercher à susciter inutilement l'inquiétude de la population, on s'interroge sur la multiplication de ces manifestations de la nature. Le *Mainichi Shimbun,* dans son édition du 18 juin, a publié un article très intéressant à ce sujet. S'appuyant sur une étude comparative de l'activité sismique de l'archipel au IXe siècle et aujourd'hui réalisée par l'institut de



Mainichi Shimbun

Carte publiée le 18 juin dans le Mainichi Shimbun comparant l'activité sismique du Japon au IXe siècle et au cours des cinq dernières décennies.



DR

Prévue le 30 mai dernier, la sortie japonaise du film américain San Andreas a été repoussée sine die.

recherches *Sangyô gijutsu*, le quotidien souligne de nombreuses similitudes entre les deux époques. Ce que l'on sait, c'est que le IXe siècle a été particulièrement agité d'un point de vue sismique et les documents étudiés par les chercheurs montrent que plusieurs séismes se sont produits dans des zones similaires à ceux enregistrés depuis le milieu des années 1960 et à des intensités quasi identiques. Le journal rappelle également que l'activité sismique s'est accompagnée d'une activité volcanique plus importante qu'à l'accoutumée. Tout cela a fini par le violent tremblement de terre de 887 au sud de l'archipel qui a provoqué alors de nombreux dégâts. Il est bien sûr difficile de déterminer si cette même région connaîtra prochainement un séisme de forte intensité. Les spécialistes affirment que les probabilités sont fortes pour qu'il s'en produise un dans les 30 prochaines années sans pour autant être en mesure de le prouver. Toutefois, le risque existe bel et bien. Voilà pourquoi les Japonais se montrent particulièrement vigilants à l'égard de tous les caprices de la terre. Ils savent qu'il est important et surtout indispensable de se préparer au pire. Du point de vue des infrastructures, le séisme du 11 mars a montré que la plupart des constructions avaient résisté à la secousse de magnitude 9 sur l'échelle de Richter. Mais certaines d'entre elles ont fait pâle figure devant la puissance du tsunami qui a suivi.

Dès lors, l'une des questions les plus sensibles concernant une telle éventualité porte sur la sûreté nucléaire au moment où le gouvernement d'ABE Shinzô souhaite relancer certains réacteurs à l'arrêt depuis l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi il y a quatre ans. Malgré le renforcement des normes par l'Autorité de régulation nucléaire, de nombreuses voix estiment que les installations ne seront pas en mesure de résister à un tsunami généré par un séisme géant. En août 2014, une simulation portant sur un séisme de magnitude 7,5 en mer du Japon montrait que la déferlante pouvait atteindre plus de 23 mètres à certains endroits. De quoi donner de vraies frayeurs aux Japonais, y compris à ceux qui auront pu finalement voir *San Andreas*. Car chacun sait que la nature est en mesure d'exprimer une puissance dévastatrice bien plus forte que celle imaginée par les scénaristes les plus talentueux.

GABRIEL BERNARD



Jours de fête !

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Quelle que soit la saison et quelle que soit la région, il y a toujours un *matsuri* à découvrir. Petite visite guidée.

N'imaginez pas aller au Japon sans faire l'expérience d'un *matsuri*, l'une de ces nombreuses fêtes traditionnelles, qui ponctuent la vie des Japonais tout au long de l'année. N'imaginez pas non plus qu'il faille se rendre dans les coins les plus reculés du pays pour en profiter. Les *matsuri* se rencontrent partout dans l'archipel du plus petit village à la capitale. C'est un élément constitutif de l'âme japonaise et chacun des habitants de ce pays ne manque pas l'occasion d'y assister et/ou d'y participer. La plupart des *matsuri* correspondent à un moment particulier dans le calendrier et ont à voir avec la religion. La célébration du repiquage du riz au printemps donne lieu à des festivités comme sur l'île d'Ôshima, dans la préfecture d'Ehime, où c'est l'occasion d'organiser un combat de sumo entre un lutteur et le dieu après la bénédiction de la rizière par le prêtre shintô. En été, bon nombre de ces fêtes sont liées à des rituels pour conjurer les épidémies et les catastrophes naturelles, ou bien elles sont l'occasion d'obtenir la grâce des dieux pour qu'ils protègent les pêcheurs et leur assurent de nombreuses et belles prises. En automne, les *matsuri* sont organisés pour remercier les dieux d'avoir permis de bonnes récoltes tandis qu'en hiver, les fêtes sont là pour souder et revigorer les communautés. Dans la péninsule d'Oga, par exemple, au nord-ouest du pays, le 31 décembre, la fête est celle des monstres qui rendent visite aux enfants pour leur dire d'être sages et obéissants avec leurs parents.

Toutes ces fêtes, direz-vous, ressemblent à celles que nous connaissons en Europe. Dans les campagnes du vieux continent, il existe, ou plutôt il existait, des événements du même type. Les fêtes de la moisson étaient monnaie courante. Elles le sont beaucoup moins de nos jours alors qu'au Japon, les *matsuri* ont conservé toute leur vigueur. Car ces rendez-vous sont bien plus que des célébrations religieuses. Ils sont intimement liés au terroir, à l'histoire locale avec lesquels les Japonais entretiennent un lien unique. Avec les *matsuri* se perpétue la notion de *kokyô*, de terre natale, qui demeure une notion fondamentale y compris pour les natifs des grandes villes. Et puis, il y a l'élément festif proprement dit qu'on ne peut pas dissocier du Japon. Contrairement aux idées reçues, les Japonais aiment s'amuser et les *matsuri* constituent un moment privilégié pour exprimer leur joie de vivre. L'ambiance de kermesse, qui règne à proximité des fêtes avec les nombreux stands de *yakisoba* (nouilles sautées), *takoyaki* (beignets de pieuvre) et autres plats à consommer sur le pouce, rappelle qu'il s'agit d'un moment simple et populaire au cours duquel tout le monde se retrouve sans distinction. C'est ce que nous avons voulu vous montrer dans ce dossier.

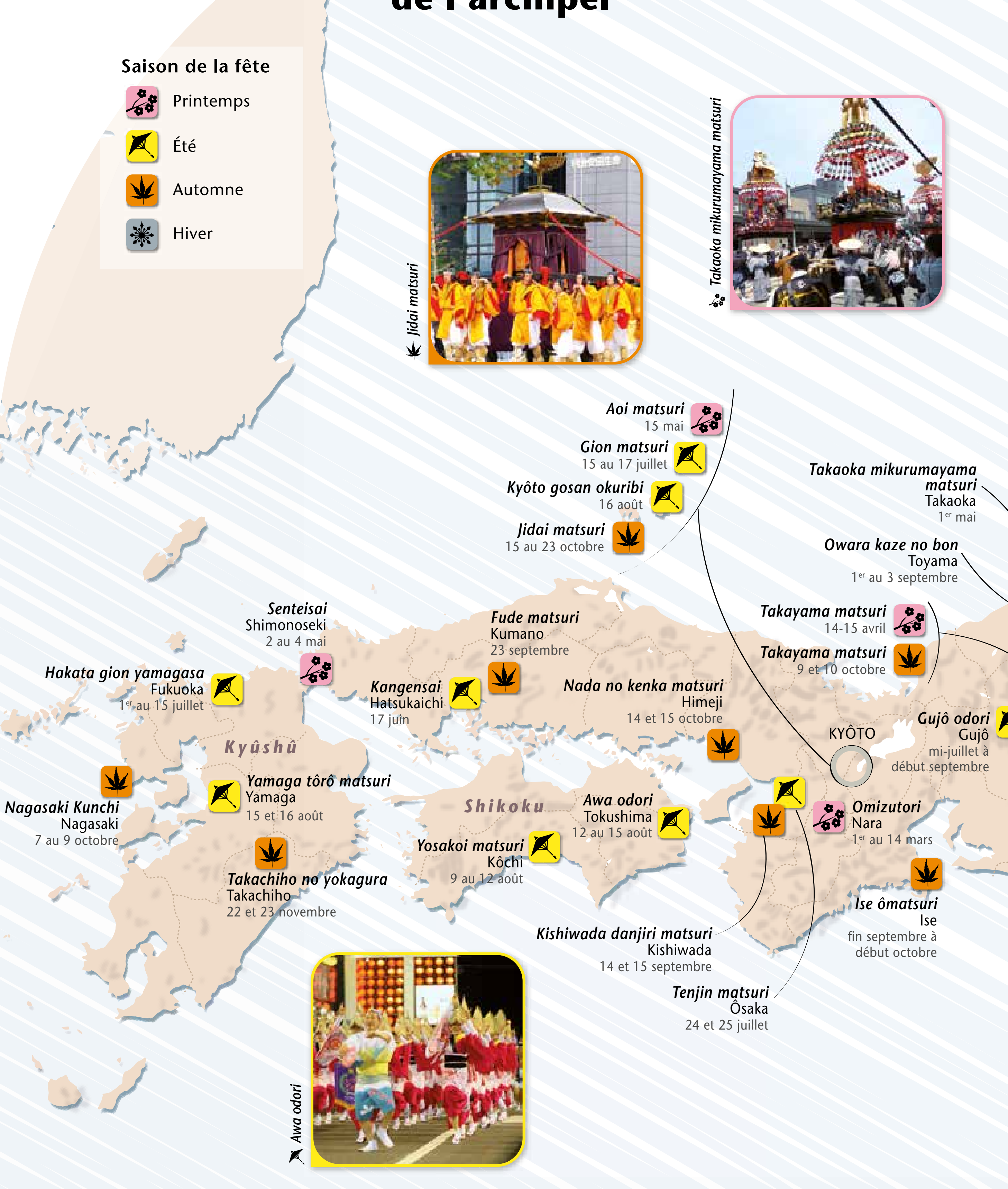
Odaira Namihei



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

L'empire des fêtes

Sélection des matsuri les plus intéressants de l'archipel





Cartographie : Aurélie Boissière, www.boiteacartes.fr

TÔKYÔ **Même les yakuzas sont là…**

Le *matsuri* est un moment de communion au cours duquel tous les Japonais se rassemblent quelle que soit leur origine.

Dans son bureau au cœur du vieux quartier d'Asakusa, WATANABE Takeshi se prépare à participer au *Sanja matsuri*, la fête des trois temples. Il a noué une serviette autour de son cou et mis sur ses habits blancs la veste traditionnelle *happi* qui représente sa rue. *"Ceux qui ont un* happi *peuvent porter le* mikoshi, *l'autel des dieux. C'est la coutume !"*, dit-il en montrant fièrement son nom cousu sur l'encolure. M. WATANABE est un yakuza, mais cela ne l'empêche pas de célébrer comme un million de Japonais l'un des plus grands festivals shintô du pays en l'honneur de la déesse Kannon. *"Les yakuzas participent depuis cinq siècles au Sanja matsuri, même si on cherche à nous éliminer, nous serons toujours là !"* rit-il. Il est un des sous-chefs de Sumiyoshi-kai, la deuxième plus grosse organisation criminelle japonaise qui en compte officiellement 22. La mafia japonaise, environ 80 000 membres, bénéficie d'un statut quasi officiel, comme le montrent les innombrables films et mangas qui lui sont consacrés. Cependant, les yakuzas doivent rester cachés et leur présence au grand jour n'est pas tolérée. Sauf pendant les *matsuri*.

"Dans la tradition shintô, le matsuri *est jour de* hare*, à l'opposé du* ke *qui renvoie au quotidien de tous les jours. Le* hare *désigne les moments spéciaux de la vie où il faut se faire remarquer, sortir de l'ombre"*, explique MIYATA Junichi qui fait partie d'une association des *mikoshi*. Le portage du *mikoshi* a toujours été une occasion de rassembler yakuzas et *katagi* (les citoyens ou non-yakuzas). Car comme nos forains et troubadours qui animaient les villages, l'ancêtre du yakuza était le *tekiya*, un camelot sous l'autorité d'un *oyabun* (parrain), qui organisait les stands des fêtes et qui allait canaliser petit à petit la violence dans les bas-fonds. Un monde décrit à merveille par Philippe Pons dans son livre *Misères et crimes au Japon*. *"Il y a trois types de personnes qui portent le* mikoshi*, les gens du sanctuaire, les gens ordinaires et les yakuzas. Tous ceux-là se retrouvent ensemble comme une entité formant un même quartier, une même force pour honorer les dieux"*, résume M. MIYATA.

Comme pour illustrer cette réalité, un *mikoshi* porté par des hommes et des femmes traverse la rue, suivi par un petit orchestre de tambours et de flûtes. Guidé par un prêtre shintô qui agite sa branche de pin sacré pour bénir le quartier, le palanquin divin oscille de haut en bas et de gauche à droite dans un brouhaha de *"Oissa ! Oissa !"* avant de se poser devant le bureau du clan WATANABE. *"C'est l'accueil traditionnel. Certains magasins, restaurants ou entreprises offrent aux porteurs du* mikoshi *des boissons et des snacks en signe de prospérité"*, explique M. WATANABE. La devanture de son bureau s'est ainsi transformée depuis trois jours en guinguette où les enfants accourent pour prendre des bonbons et où les gens du quartier s'échangent les boniments dans le pur esprit du *matsuri*. *"Il ne s'agit pas de pots-de-vin, mais de conserver l'équilibre social et la solidarité"*, précise l'un des membres du clan YAMASAWA Hitoshi. Le corps couvert de tatouages traditionnels ou *irezumi*, il est habillé dans le simple apparat des sumos, avec un *fundoshi*, un cache-sexe qui laisse ses fesses à l'air, sans que cela ne choque personne. *"Quand on porte le* mikoshi *de toutes ses forces, on a besoin d'être à l'aise !"* s'exclame un homme de la procession en palpant son impressionnante protubérance sur l'épaule droite. Agé d'une cinquantaine d'années, ADACHI Ken porte le *mikoshi* depuis l'âge de 5 ans et affiche fièrement sa bosse.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Chaque quartier est représenté lors de la procession.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Lors du matsuri, les hommes exhibent leurs tatouages même si la police leur a expressément interdit de le faire. Mais la tradition reste la plus forte.

"Ceux qui ont une bosse sont ceux qui portent le mikoshi *avec le plus d'ardeur",* lance-t-il. M. Adachi est un *tobi*, un ouvrier du bâtiment qui participe une fois par an au Sanja matsuri en assemblant les *mikoshi*. Portant également le *fundoshi* et même des tatouages sur une grande partie du corps, les *tobi* n'appartiennent pas à un clan yakuza, mais forment une classe à part dans la société japonaise très hiérarchisée. *"L'*irezumi *est un art ancien au même titre que les estampes japonaises",* rappelle M. ADACHI. Pourtant, le tatouage est devenu synonyme de criminalité, prohibé dans les endroits publics, comme les bains et les clubs de sports. Restent les matsuri où l'on peut encore montrer ce signe indélébile d'anticonformisme, mais même dans le très populaire Sanja matsuri, les yakuzas tendent plus à s'écraser qu'à s'exhiber.

"Avant les yakuzas montaient sur les grands mikoshi *et faisaient des tours de force ou exhibaient leurs tatouages. Ça mettait beaucoup d'ambiance dans le Sanja matsuri. Maintenant à cause des nouvelles lois, personne n'a plus le droit de monter dessus sous prétexte que c'est dangereux, mais la vraie raison, c'est que la police veut mater les yakuzas",* estime YAMASAWA Hitoshi pour qui les nouveaux règlements vont à l'encontre de l'esprit du matsuri. En 2006, un *mikoshi* avait été brisé et l'année suivante, on avait arrêté trois personnes qui étaient montées sur l'autel du Sanja. La police était intervenue avec des haut-parleurs en accusant les fêtards de "salir la tradition japonaise" et en menaçant de supprimer le matsuri dans tout le quartier. Suite à ces arrestations, la police avait fait état d'une nouvelle enquête dans l'*Asahi Shimbun* qui accusait entre autres les yakuzas de faire du business pendant les matsuri : location à des prix abusifs de veste *happi* (pour porter le mikoshi: 20 000 yens) et bakchich pour monter sur le dit mikoshi (100 000 yens). Des déclarations qui ont donné lieu à un débat passionné sur la Toile. Fallait-il ou non interdire les yakuzas dans les matsuri ? Selon certains, le *mikoshi* qui symbolise une divinité, ne peut pas être monté par un homme, encore moins un gangster. Un argument réfuté par d'autres pour qui la tradition n'a jamais interdit de monter un *mikoshi*. Et si un *mikoshi* s'est brisé une fois, c'est qu'il était mal fabriqué. Pour M. WATANABE, cette enquête qui révèle les liens entre la pègre et les matsuri est un secret de polichinelle. *"Ce lien est aussi ancien que le rapport entretenu entre la police et le Milieu"*, dit-il en riant. Il vient d'accueillir dans son bureau deux officiers de police en tournée dans le quartier. *"C'est une simple visite de routine pour rappeler le règlement. Pas de bagarre ni d'exhibition de tatouages",* lance l'un d'eux en trinquant avec la traditionnelle coupe de saké.

Dans la lumière bleutée du crépuscule, le clan de WATANABE converge vers le point de départ du grand *mikoshi* du sanctuaire d'Asakusa. Sur l'asphalte, des centaines d'hommes sont assis dans des poses indolentes, et attendent, un bout de tatouage dépassant de derrière leurs *happi*. La police a formé des rangs serrés tout le long des avenues et répète inlassablement au haut-parleur les mêmes appels au calme. Puis d'un coup, tout le monde bondit et dans une cohue insensée, se rue pour arriver jusqu'au *mikoshi*. Les yakuzas de clans opposés s'empoignent, se relâchent puis s'attrapent encore avec des mines tantôt menaçantes ou dédaigneuses. On ne sait plus si c'est un règlement de compte ou une mise en scène. Le public effrayé se colle contre les murs pour ne pas se faire écraser. Les veinards - hommes et femmes - qui ont réussi à se frayer un chemin se rapprochent de l'autel sacré qui déjà part, flottant comme un navire sur une marée humaine. Emergeant de la foule, M. WATANABE essuie son visage baigné de sueur. Il a porté le *mikoshi* et reste quelques minutes à observer ses sbires en train de jurer et mettre de l'ambiance dans la procession. *"Nous ne pouvons pas disparaître, nous faisons partie de la culture japonaise !"* lâche-t-il en prenant une pause photo avec le prêtre shintô.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

KUMANO Un rendez-vous au poil

A une vingtaine de kilomètres de Hiroshima, on célèbre chaque année l'esprit du pinceau.

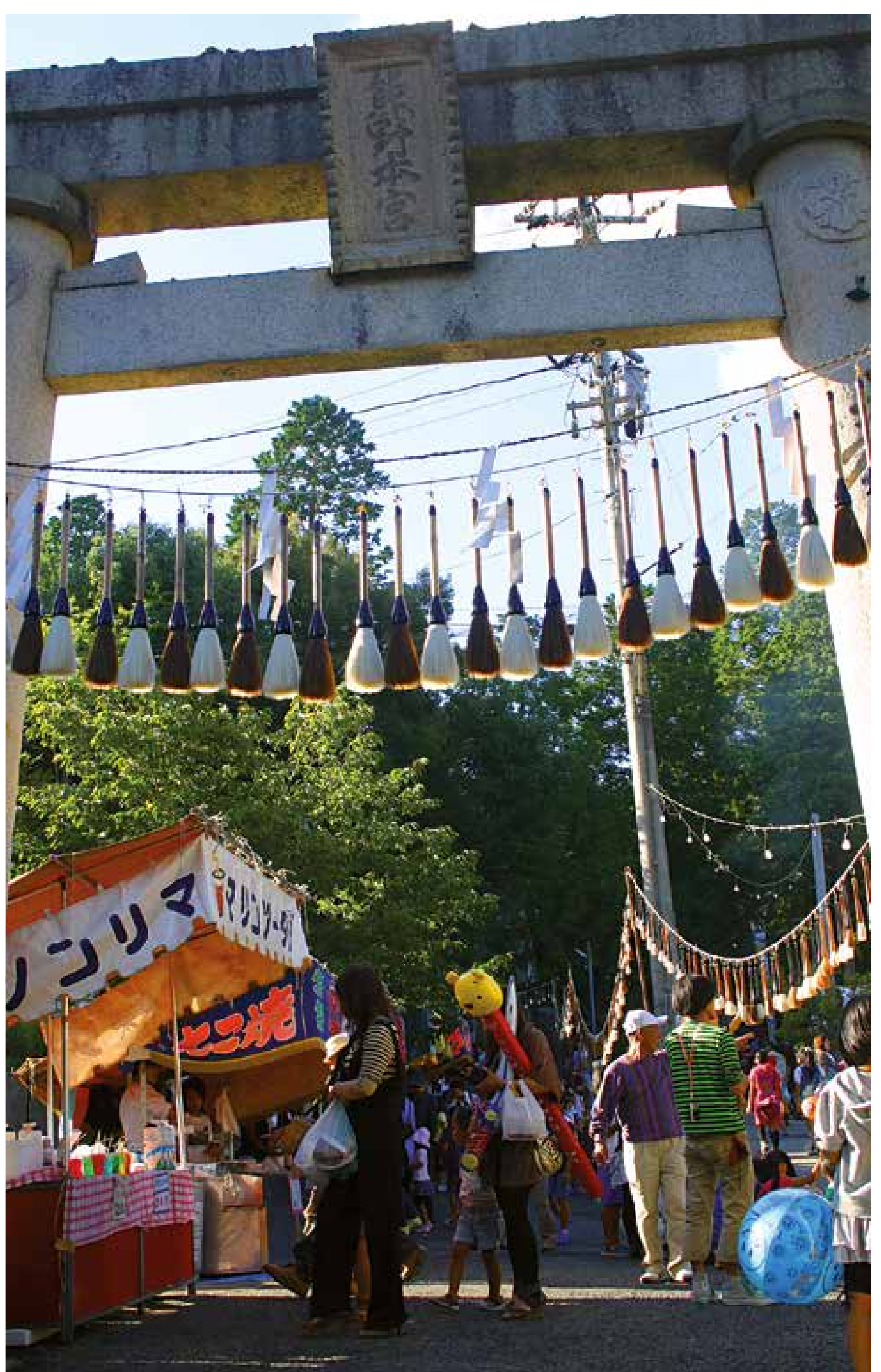
Sous le crachin matinal, une douzaine d'hommes et de femmes font la queue devant un monticule en forme d'autel de pierre où un petit feu crépite. Chacun à leur tour ils jettent une poignée de vieux pinceaux dans le brasier. N'allez pas croire qu'il s'agit d'une collecte de déchets à brûler. Vous assistez là à une crémation rituelle. *"C'est pour honorer l'âme des pinceaux, pour le travail qu'ils ont accompli",* explique un homme.

Tous les vieux pinceaux du Japon sont envoyés ici pour achever leurs derniers jours. Le bûcher aux pinceaux est un des moments clés du *Fude matsuri* ou Fête des pinceaux qui se déroule à Kumano, ville montagneuse située à une vingtaine de kilomètres à l'est de Hiroshima. L'événement se déroule le 23 septembre, jour de l'équinoxe d'automne, férié au Japon. On dit que c'est le moment où l'âme des morts redescend sur terre pour une petite visite.

Pour ceux d'entre nous pris dans le tourbillon de la vie moderne qui ne donne guère le temps de montrer de la gratitude aux personnes et encore moins aux objets inanimés, le respect que les habitants de Kumano accordent aux humbles pinceaux peut sembler étrange. Mais, dans un pays où les dieux sont censés habiter dans les rochers, les arbres et les rivières, il n'est pas surprenant que l'esprit du pinceau soit aussi présent à Kumano. Après tout, la cité est presque entièrement dépendante de son industrie du pinceau pour la calligraphie. Près du bûcher aux pinceaux se dresse la tablette en pierre de Fudezuka, monument le plus emblématique de Kumano, qui célèbre ses premiers fabricants de pinceaux. On peut y lire qu'*"un pinceau danse au rythme du cœur"*.

Kumano est un des rares exemples de villes dont le nom est devenu une marque, synonyme de qualité pour ses pinceaux. Sur les 27 000 habitants de la cité, 1 500 d'entre eux sont des *fude-shi* ou des artisans producteurs de pinceaux. La ville produit le chiffre étonnant de 15 millions de pinceaux par an, soit 80 % de la production totale japonaise. Le gouvernement a d'ailleurs reconnu l'industrie locale du pinceau comme un art industriel traditionnel. Un label qui a son importance.

Quand l'équipe nationale féminine de football a remporté la Coupe du monde en 2011, le Premier ministre d'alors, KAN Naoto, a offert à ses membres des pinceaux à maquillage. Le Secrétaire général du gouvernement, EDANO Yukio, a expliqué que ces pinceaux étaient *"la vitrine de l'artisanat traditionnel et de la puissance d'une marque globale"*.



Pas moins de 10 000 pinceaux sont suspendus dans la ville à l'occasion du Fude matsuri.

Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

"Tout a commencé il y a environ 175 ans, vers la fin de l'époque d'Edo (1603-1868)", explique TAKEMORI Shin, président de Chikuhôdô, une des 80 entreprises familiales de fabrication de pinceaux fondée en 1952. *"Nous vivons dans une région montagneuse où il y a peu de plaines pour l'agriculture. Il était donc très difficile de survivre en hiver. Pour joindre les deux bouts, beaucoup d'hommes avaient l'habitude de se rendre à Nara pour travailler dans l'industrie forestière. Ils y achetaient des pinceaux à calligraphie qu'ils revendaient ensuite quand ils rentraient à*



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Les amateurs de pinceaux peuvent trouver leur bonheur à des prix cassés à l'occasion de la Fête des pinceaux.

Kumano", ajoute-t-il. Vers 1840, quelques agriculteurs entreprenants ont décidé d'apprendre à fabriquer eux-mêmes des pinceaux. Ils ont combiné plusieurs techniques apprises au cours de leurs déplacements pour finir par développer une méthode originale que l'on ne trouve désormais qu'à Kumano.

En 1877, l'introduction de l'enseignement obligatoire, y compris celui de la calligraphie, a entraîné une augmentation de la demande pour les pinceaux de calligraphie. Comme les ventes ont grimpé, la réputation des pinceaux de Kumano a commencé à se répandre. C'est comme cela que la marque est née.

Ces dernières décennies, pour répondre à la baisse de la demande concernant les pinceaux de calligraphie, Chikuhôdô et de nombreuses autres sociétés de Kumano se sont tournées vers la production de pinceaux de maquillage haut de gamme, en s'appuyant toujours sur la technique artisanale traditionnelle. Grâce à cette capacité d'adaptation, l'industrie du pinceau de Kumano a survécu et même prospéré. On y produit désormais des pinceaux pour les cosmétiques, la peinture et même à des fins médicales. Aujourd'hui, les pinceaux de Kumano sont exportés partout dans le monde et sont utilisés par des personnes venant de tous les horizons, des écoliers japonais à des artistes européens en passant par des modèles de mode américains. Chikuhôdô, l'entreprise de M. TAKEMORI emploie maintenant plus de 100 personnes.

Qu'est-ce qui rend les pinceaux de Kumano si particuliers ? *"Touchez-les et vous verrez"*, lance M. TAKEMORI. Il a raison. Ils sont doux et si soyeux. C'est un peu comme si on se brossait les joues avec des pétales de roses. *"Aujourd'hui encore, les pinceaux de Kumano sont fabriqués à la main"*, ajoute-t-il avec fierté. *"C'est le secret de leur douceur"*.

Vous pouvez en juger par vous-même en vous rendant au *Fude-no-sato kôbô*, le musée du pinceau de Kumano, où des artisans locaux viennent faire la démonstration de leur talent. Le musée abrite également le plus grand pinceau de calligraphie du monde (un objet massif de 3,7 mètres de long et pesant 400 kg). Il a été suspendu au plafond. Une fois sur place, prenez le temps de faire une pause dans l'excellent restaurant pour déguster quelques plats traditionnels. Les *soba* au thé vert, les *tempura* et les spécialités de la mer intérieure comme l'*anago meshi* (congre sur son lit de riz) valent le détour.

Les pinceaux de Kumano sont l'un des souvenirs les plus recherchés de la région de Hiroshima. Ne manquez donc pas de visiter la boutique du musée. On peut y graver votre nom sur le pinceau de votre choix. Que diriez-vous d'offrir une brosse de naissance, une brosse conçue spécialement pour les cheveux de bébé ? Ils sont même en mesure d'en fabriquer avec les premiers cheveux de votre enfant. Comme dit le proverbe japonais : *"Un pinceau qui trace de belles lettres fera un enfant brillant"*. Vous pouvez également essayer de fabriquer votre propre pinceau.

A l'extérieur du musée, la pluie matinale a cessé à midi, comme l'avait prévu avec sa précision habituelle la météo sur la chaîne publique NHK. L'air de la montagne est envahi de l'odeur des *yakisoba* (nouilles sautées), des boulettes de poulpe et des brochettes de calmar qui provient des différents stands colorés proposant une

nourriture simple mais tentante. Sur d'autres stands, les entreprises locales vendent leurs brosses à des prix sacrifiés.
En dehors de la nourriture, la Fête des pinceaux (*Fude matsuri*) est un moment de célébration dédié à l'Esprit du pinceau et à tout ce qui se rapporte à la calligraphie. Des milliers de visiteurs venus de tout le Japon s'y rendent pour profiter des expositions, des concours de calligraphie et des démonstrations de *sumi-e* (dessin à l'encre de Chine). Il est assez extraordinaire d'observer la main d'un expert réaliser un bosquet de bambou parfait en quelques coups magiques de pinceau, comme si pinceau et encre semblaient dotés d'une vie propre. Comme le dit l'inscription gravée dans la pierre, le pinceau danse vraiment au rythme du cœur.
Si vous préférez mettre la main à la pâte, une foule de jeunes bénévoles se tiennent à disposition pour aider les jeunes et les moins jeunes à apprendre quelques gestes de base de la calligraphie, à se familiariser avec le sumi-e ou à concevoir des cartes postales souvenirs.
Le cœur du festival est le sanctuaire de Sakakiyama construit au Xe siècle. Comme beaucoup de constructions anciennes de ce type, il se trouve au sommet d'une colline escarpée. Il y a 99 marches à gravir pour atteindre le sommet. Le chemin est connu sous le nom d'avenue du pinceau décorée de quelque 10 000 pinceaux du plus petit au plus gros. *"Tout le monde peut les toucher"*, rappelle M. TAKEMORI.
Au sommet, à côté de l'autel, un magnifique cèdre qui semble aussi ancien que le sanctuaire lui-même. Sur des bâches bleues étendues sur le sol autour du sanctuaire, on trouve toutes sortes de marchandises et d'antiquités à vendre. *"Il y a des années, il n'y avait pratiquement aucun magasin dans les petites villes comme Kumano. C'est pourquoi les marchands ambulants avec leurs stands ont fait leur apparition au moment de la Fête des pinceaux. Cela a permis aux gens de découvrir et d'acheter de nouvelles choses"*, raconte TAKEMORI Shin.
L'un des moments forts du *matsuri* est la démonstration de calligraphie par un maître calligraphe sur la vaste esplanade en dessous du sanctuaire. A la manière d'un Jackson Pollock japonais, le maître pieds nus se déplace autour de sa "toile" (une grande feuille de vinyle étendue sur le sol) dans un tourbillon, brandissant un énorme pinceau avec son bras, tandis que son assistant se tient près de lui avec un encrier, gros comme un tonneau. Avec ses grands traits gracieux, le maître compose un message. Chaque année, la tâche incombe à un maître et son message est très attendu par les spectateurs. Une année, cela avait été un haïku énigmatique du légendaire poète MATSUO Bashô : *"Cette route, sur laquelle personne ne va, soir d'automne"*.


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Chaque année, un maître calligraphe compose un message qui est ensuite suspendu.

Une autre année, ce fut un message de solidarité avec les victimes du tremblement de terre du Tôhoku, et encore une autre, une simple prière de gratitude destinée au *Fude no Kokoro* (l'esprit du pinceau). Une fois qu'il a été composé, le message est suspendu pour que tout le monde puisse l'admirer.
Lorsque le maître calligraphe se courbe face à la foule et que les applaudissements se calment, les feux d'artifice annoncent l'arrivée d'une procession bruyante dominée par un bateau en bambou richement décoré. A l'intérieur se trouve le *kami*, ou l'esprit de la divinité locale. Les hommes portant la veste traditionnelle *happi* chantent en le transportant sur l'avenue du pinceau et ses 99 marches, jusqu'au sanctuaire. Le *kami* s'y reposera alors jusqu'à la prochaine équinoxe d'automne, quand Kumano sera une nouvelle fois pris dans le tourbillon de l'esprit du pinceau.

STEVE JOHN POWELL

GUNMA Une tradition ancestrale menacée

Le vieillissement de la population et l'exode rural remettent en cause l'existence des *matsuri* en province.

A l'approche de l'été, IWAI Toshio sort du fond de son placard une veste bleue aux motifs traditionnels - un habit spécial pour les *matsuri* - pour la dépoussiérer. Un moment discret certes, mais très gai pour cet agriculteur de 75 ans, car il sert de prélude à la préparation du festival de Hitoboshi. Il s'agit d'un événement qui marque l'été pour les habitants de Nanmoku, petit village niché dans la région montagneuse de la préfecture de Gunma, au nord de Tôkyô.

Chaque année en août, dans la douceur de la nuit, des villageois et des touristes se réunissent autour d'une rivière pour assister à un spectacle de feu, point culminant de ce *matsuri*. Deux ou trois hommes, fièrement montés sur un pont, font tournoyer de toutes leurs forces des faisceaux de paille embrasée. Le feu perce l'obscurité de la nuit en traçant des cercles de deux trois mètres dans l'air. Ce spectacle est suivi par un défilé rythmé par les roulements des tambours et les chants des flûtes, qui mène à un temple, le centre spirituel de Nanmoku.

Or, ce *matsuri*, dont l'origine remonte au XVI[e] siècle, est menacé de disparition. La population d'Ohinata, district qui l'organise, ne cesse de diminuer depuis des décennies. *"Les jeunes sont partis du village, Nanmoku est de plus en plus vide. Il est très difficile de maintenir cette tradition"*, raconte M. IWAI, responsable de l'organisation du festival. *"C'est la dernière activité collective de la sorte qui reste dans ce district. On a dû abandonner les autres en raison du manque de personnel. Mais celui-là, on ne peut pas le laisser tomber"*, poursuit-il.

Le vieillissement de la population et le dépeuplement des régions rurales, cancers qui rongent petit à petit le pays du Soleil levant, frappent ce petit village plus fort qu'ailleurs. Ici, plus de 55 % de la population a plus de 64 ans. Avec ce taux, Nanmoku est la ville la plus vieille du Japon. Faute de sang frais, les locaux peinent à faire perdurer le *matsuri*. Ceux qui impressionnaient les touristes sur le pont n'ont plus la force physique pour jouer dans ce spectacle. *"Nous sommes fiers de ce matsuri, classé comme patrimoine culturel de la préfecture. Je suis résolu à le garder aussi longtemps que possible"*, affirme IWAI Toshio avec l'accent montagnard propre à la région.

SHIRAISHI Atsushi, membre de la chambre de commerce de Nanmoku, chargé d'organiser les autres *matsuri* du village, se montre pessimiste quant à l'avenir de cette tradition. *"La situation est vraiment difficile. On craint effectivement sa disparition"*, raconte-t-il sans émotion. *"De plus, la population d'ici diminue de plus en plus chaque année. Les mesures qu'on peut prendre sont limitées"*, continue-t-il. Sa résignation face au dépeuplement rappelle que Nanmoku est catégorisée comme une *genkai-shûraku* (localité menacée), un terme sociologique désignant des communautés où la population de plus de 64 ans dépasse le seuil des 50 %. Un euphémisme statistique pour dire que cette commune de 2 000 habitants ne peut plus assurer les besoins de base de ses villageois, comme les mariages, les funérailles et l'éducation. Le bilan ne trompe pas. En quarante ans, la population de Nanmoku a été divisée par quatre.



Dans certaines régions, de nombreuses fêtes disparaissent faute de personnes pour les organiser.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

La situation de ce village n'est que la partie émergée de l'iceberg. En 2011, le ministère des Affaires intérieures a publié des chiffres chocs : au niveau national, plus de 10 000 localités figurent sur la liste des *genkai-shûraku*. On estime à 2 300 celles qui vont disparaître tôt ou tard, et une centaine a déjà été rayée de la carte depuis 2007. Inutile de dire que la disparition d'une communauté implique la mort des cultures et des traditions qui lui sont propres, y compris les *matsuri*. Faute de statistiques fiables, nul ne sait combien de ces festivals ont déjà disparu.

Face à ce constat alarmant, le ministère s'est lancé dans la lutte contre le vieillissement pour sauver les traditions rurales. L'Etat soutient, par la voie d'une subvention de 3,5 millions d'euros par an, des projets ayant pour but de redynamiser les régions les plus touchées. Pourtant, *"ces aides financières ne suffiront pas à endiguer la disparition des matsuri"*, estime NAKANE Hiroshi, chercheur pour Japan Tourism Marketing, un think tank spécialisé dans le tourisme. Pourquoi ? Parce que la racine du problème se trouve dans la concentration de la population dans de grandes villes. Des jeunes, une fois partis dans les villes comme Tôkyô pour le travail ou pour les études, ne rentrent plus chez eux. Il s'agit d'un phénomène qui dure depuis plus d'un demi-siècle au niveau national. *"C'est un revers de la croissance économique"*, analyse-t-il.

Si on veut que les *matsuri* survivent à cette situation, il faudrait *"revoir cette structure de la société japonaise"* par des *"mesures concrètes contre le vieillissement et le dépeuplement"*. Force est de constater qu'il faut renverser l'afflux de population vers les grandes villes. Et c'est là que M. NAKANE entrevoit un rôle pour les *matsuri*. *"Si on réussit à redonner ses lettres de noblesse à la province grâce aux matsuri, on pourrait inciter des jeunes à s'installer dans des régions rurales"*.

Plus facile à dire qu'à faire. Loin de là. Les villes comme Tôkyô, Nagoya et Ôsaka continuent à absorber massivement la population d'autres régions. En 2013, le nombre de personnes qui ont déménagé dans la capitale a dépassé de 70 000 celui des Tokyoïtes qui en sont partis. Une tendance bien ancrée depuis près de vingt ans. De quoi laisser augurer un avenir difficile pour les *matsuri* qui appartiennent pourtant à une tradition ancestrale.

YAGISHITA YÛTA

Le pays du manga, Ishinomaki

Sapporo
Ishinomaki
2h30 en train
Tokyo

Musée Mangattan

Venez découvrir, toucher et vivre le monde des œuvres d'Ishinomori Shôtarô !

Un musée qui donne vie aux œuvres d'Ishinomori Shôtarô, un des plus célèbres mangakas de l'archipel. En commençant par des séries de planches originales (Cyborg 009, Kamen Rider, Kikaider, Sarutobi Etchan) vous découvrirez peu à peu un monde complet d'œuvres d'art, toutes ancrées dans l'univers du dessinateur.
Venez ensuite vous reposer dans notre section librairie pour lire ou regarder des épisodes d'animes, ou tentez de participer à nos événements et à nos ateliers artistiques : il y a de quoi s'amuser toute la journée, et pour toute la famille.

www.man-bow.com/manga/
info@man-bow.com

JAPAN EXPO 2015

Conférence Mangattan : reconstruire une ville grâce au manga
Jeudi 2 juillet à 13h30 (Kuri)

Exposition HALL 5 – **Stand J89**

Route du manga

Sur le chemin de la gare au Mangattan, les personnages de mangas sont partout !
Monuments, bancs publics, panneaux, vous les verrez apparaître dans toutes sortes d'endroits.

Magazine Mangattan

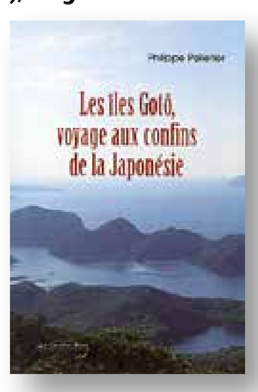


Distribution du numéro spécial dans le stand J89 à Japan Expo !



VOYAGE Un grand moment de bonheur

Phillipe Pelletier est un amoureux du Japon et chacun des ouvrages qu'il lui a consacrés en fait la démonstration. Le géographe a parcouru l'archipel de long en large. Il a souvent partagé ses expériences et ses connaissances sur l'archipel dans des livres qui resteront comme des repères importants dans la japonologie contemporaine. Il y a une vingtaine d'années, il nous avait offert *La Japonésie : Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon* (CNRS Editions), forgeant à l'occasion le terme "Japonésie" que l'on retrouve dans son tout nouvel ouvrage portant sur les îles Gotô, à l'extrême ouest du pays. Ce dernier livre est un pur moment de bonheur. L'auteur nous explique dans la préface qu'il a ressenti comme "une urgence" de l'écrire. A sa lecture, on comprend ce désir impérieux et on partage avec lui les instants qu'il a passés sur ces cinq îles au large de Kyûshû. Il ne s'agit pas d'un simple récit de voyage, mais d'une sorte d'initiation au Japon comme on a trop rarement l'occasion d'en recevoir. Et rien que pour cela, il faut dire un grand merci à Philippe Pelletier.



Les Îles Gotô, voyage aux confins de la Japonésie, de Philippe Pelletier, éd. Le Cavalier bleu, 20€.

COLLOQUE Les ninjas sont là

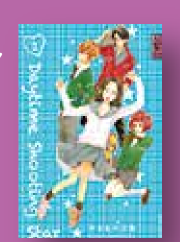
Après la merveilleuse exposition sur les samouraïs qui s'est tenue l'an passé au Musée d'histoire de Nantes, c'est au tour des ninjas d'être à l'honneur les 3 et 4 juillet à la Maison de la culture du Japon à Paris. Le premier jour se tiendra un colloque avec notamment le professeur YAMADA Yûji de l'université de Mie, le seul au Japon à disposer d'une équipe de recherche spécialisée dans l'art des ninjas. Le lendemain, une conférence de YOSHIMARU Katsuya et une démonstration par maître KAWAKAMI Jin'ichi, tous deux représentants de l'université de Mie, compléteront avantageusement cette belle initiative.



101 bis Quai Branly, 75015 Paris
Tél. 01 44 37 95 01 - Entrée libre

SHÔJO L'apprentissage

Publiée dans *Margaret*, le premier magazine consacré au manga féminin fondé en 1963, cette histoire signée YAMAMORI Mika est une bonne surprise. Si l'histoire ne brille pas par son originalité, elle a néanmoins l'avantage d'être menée avec rythme. On finit par s'attacher au personnage de Suzume, une adolescente de 15 ans, qui va faire l'apprentissage de la vie à Tôkyô, loin de sa campagne bien trop tranquille.



Daytime shooting star, Kana, Trad. Misato Raillard, 6,85€.

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Le signal de la merguez

Je rêvais de participer à des festivals français. Au Japon, afin d'être plus proche de la France, j'ai fait une fois 250 km en voiture pour rencontrer Jean Réno qui était l'invité d'honneur du Festival du cinéma français à Yokohama et j'étais ravie de le voir en vrai, même si j'étais à 200 m de lui. Sinon, lors d'un festival régional, je me suis associée à un restaurant français tenu par une famille japonaise et nous avons vendu 400 kebabs, plat français typique, en 3 heures. Arrivant en France, à Tours un jour j'ai entendu une fanfare par la fenêtre. Le son était de plus en plus fort et je sentais une sorte d'animation de l'autre côté du mur. "*C'est la fête de la musique !*" a lancé ma copine.



Je n'avais jamais imaginé que l'on autoriserait tout le monde à faire de la musique librement dans une ville et ça m'a impressionnée. Le mois suivant, j'ai déménagé à Paris et je n'ai pas manqué la fameuse fête du 14 juillet ! Je me suis rendue place de la Bastille où il y avait un monde fou. Par curiosité, j'ai traîné au milieu de cette foule. Et c'était trop tard quand je me suis rendue compte que nous étions au milieu d'une bagarre entre ces gens et des policiers. Avec leurs matraques, ces derniers essayaient d'attraper ou de se débarrasser de ceux qui criaient et jetaient des pétards. Après, tout ce dont je me souviens, c'est qu'un d'entre eux m'a saisie par les bras et m'a tapé la tête avec sa matraque. Un souvenir inoubliable. Depuis, j'ai connu pas mal de festivals nationaux et régionaux. Finalement, je trouve plus sympa ce qui se passe en province car il y a plus d'originalité que dans les grands festivals de la capitale qui se ressemblent tous. Etant à Paris aujourd'hui, ce qui m'annonce en premier un festival est l'odeur du sandwich à la merguez préparé dans la rue, un des éléments indispensables. Ça m'excite même si je me trouve à 200 m de là et ça me donne envie de faire la teuf !

EXCLU Cap sur l'Europe pour The Bawdies

Pour la première fois de son histoire, le groupe tokyoïte va tenter de conquérir le cœur des Européens.

Le rock et le rhythm & blues ne manquent pas de bons représentants sur la scène japonaise, mais peu de groupes ont connu le même succès que The Bawdies. Ce quatuor stylé originaire de Tôkyô est composé de Ryo "Roy" Watanabe (basse, chant), Taku "Taxman" Funayama (guitare, chant), Yoshihiko "Jim" Kimura (guitare, chant) et Masahiko "Marcy" Yamaguchi (batterie, chant). Il a réussi à séduire de très nombreux fans avec son rock'n roll énergique et contagieux. Nous avons rencontré les quatre musiciens à Shibuya, au siège de JVC, leur maison de disque, avant qu'ils n'entament leur première tournée européenne qui les conduira à Belfort pour les Eurockéennes, à Paris et à Londres.

Il paraît que vous vous connaissez depuis longtemps…

Roy : C'est vrai. Jim, Marcy et moi, on se connaît depuis l'école primaire. Nous avons fréquenté la même école pendant 12 ans. Pour ainsi dire, nous avons grandi ensemble. On pourrait même dire que nous sommes comme des frères. Pendant toutes ces années, nous avons même joué au basket ensemble. Je crois que cette expérience a rendu notre amitié encore plus forte. Taxman a rejoint le gang plus tard quand nous l'avons rencontré au lycée.

Comment se sont passées les premières années entre vous ?

Roy : On passait notre temps à jouer au basket. Nous aimions aussi la musique bien sûr, en particulier des groupes comme NOFX et Green Day, ou encore le groupe japonais Hi-Standard. Nous avions aussi l'habitude d'aller au Fuji Rock Festival. Au lycée, on a commencé à jouer de la guitare, mais nous ne nous étions pas encore pris au jeu. Certains de nos amis, par exemple, avaient déjà formé leurs propres groupes, mais pour nous, c'est le basket-ball qui comptait le plus.

A quel moment la musique a-t-elle pris le dessus sur le basket ?

Roy : Lorsque nous avons terminé le lycée, nous avons aussi laissé tomber le basket. Mais nous voulions trouver une activité à travers laquelle nous pourrions canaliser notre énergie. Un jour, Jim et moi étions dans un magasin de disques quand nous avons entendu une chanson des Sonics, un groupe américain des années 1960 dont nous n'avions jamais entendu parler auparavant. Ça nous a complètement scotchés. Nous n'avions jamais imaginé qu'il puisse exister, il y a 50 ans, bien avant que le punk n'apparaisse, des groupes capables de jouer une musique aussi intense et puissante. Nous sommes instantanément devenus accros.

Et vous avez décidé de créer tout de suite un groupe ?

Roy : En fait notre première réaction a été de faire la promotion de cette musique. Nous étions sûrs que beaucoup d'autres jeunes comme nous, surtout au Japon, auraient la même réaction que nous en écoutant ces chansons. Le problème était que nous ne connaissions rien sur les Sonics. Nous savions seulement que le groupe avait sans doute cessé d'exister il y a des années et qu'il ne se produisait plus. Nous avons donc décidé de faire autre chose de bien plus intelligent, à savoir de former notre propre groupe et de laisser les gens découvrir cette musique grâce à nous.

Vous étiez alors à l'université ?

Roy : Oui. The Bawdies a officiellement vu le jour en 2004, mais avant cela, nous avons passé trois années à répéter et à perfectionner nos compétences. J'ai baptisé cette époque notre "*sakoku jidai*" [période d'isolement, en référence à la fermeture du Japon entre le XVIIe et le milieu du XIXe siècle]. Pendant ces trois ans, nous n'avons jamais fait de concert. Nous avons passé tout notre temps à écouter la musique rock des années 1950 et 1960 (Chuck Berry, Little Richard, etc.) et à nous entraîner à jouer à la manière des Beatles et des Rolling Stones. Plutôt que chercher à jouer simplement ces chansons et ces artistes, nous voulions atteindre un stade qui nous permette de reproduire parfaitement ces œuvres. A cette époque, nous ne pensions pas à passer pro, voire même à gagner de l'argent. Nous étions juste obsédés par l'écoute et l'exécution de cette musique.

Au Japon, les groupes revivalistes ne manquent pas. En quoi The Bawdies se distingue de formations comme The Birthday ou The Predators ?

Roy : La plupart des groupes japonais ont été influencés par les mods britanniques et d'autres groupes de rock blancs. Dans notre cas, nous apprécions particulièrement la musique noire (soul, R & B) et des musiciens de rock noirs comme Chuck Berry. Aujourd'hui, il y a bien quelques groupes japonais qui s'intéressent à ces artistes,

INFOS PRATIQUES

The Bawdies sera au Pitcher de Dusseldorf en Allemagne le 3 juillet avant de débarquer aux Eurockéennes de Belfort le 4 juillet sur la scène de la plage. Le 5 juillet à 20h, le groupe se produira à la Boule noire à Paris.
www.laboule-noire.fr/spectacle/the-bawdies/
Vous pourrez les retrouver à Londres le 7 juillet à 19h au Underworld de Camden avec comme special guest un autre groupe nippon Bo Ningen.
www.theunderworldcamden.co.uk/gigs/events/7-jul-15-the-bawdies-the-underworld/



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Originaire de Tôkyô, le groupe est prêt à prendre son envol sur le vieux continent !

mais quand nous avons commencé, nous étions les seuls.

Je trouve que votre style vocal convient très bien à votre genre musical. Est-ce qu'il en a été toujours ainsi ?

Roy : Non, pas vraiment *(rires)*. Comme vous pouvez le voir, quand je parle comme maintenant, ma voix est assez différente de la façon dont elle sonne sur un disque. Je pense que les jeunes du monde entier aiment imiter leurs chanteurs préférés. Vous pouvez vous en rendre compte chaque fois que quelqu'un chante dans un karaoké. Dans mon cas, j'ai toujours beaucoup apprécié Ray Charles et Otis Reading. Pendant notre "période d'isolement", je me suis efforcé de chanter comme eux, jour après jour, jusqu'à ce que je finisse par atteindre le style vocal que vous pouvez entendre sur nos CD ou en concert.

Dans tous les groupes où l'on trouve deux guitares, il existe une complicité particulière entre les guitaristes. Est-ce la même chose avec Jim et Taxman ?

Taxman : Nous n'avons pas déterminé de rôles fixes. Cela dépend de chaque chanson. Parfois, c'est moi qui mène, et d'autres fois c'est au tour de Jim. En tout cas, notre objectif est de parvenir à chaque fois à obtenir le meilleur arrangement et la meilleure solution musicale.

Vous pouvez nous parler du style de Jim ?

Taxman : En un sens, il incarne l'esprit du groupe.

En concert, c'est souvent lui qui bouge le plus sur scène. Il a vraiment assimilé le style des groupes de garage.

Qu'en est-il pour Taxman ?
Jim : Taxman est un guitariste extrêmement doué. Il joue vraiment bien. Mais sa meilleure qualité est de ne pas étaler son talent et de s'exprimer de façon simple. Il n'est pas frimeur et met toujours ses compétences au service du groupe.

Taxman, c'est quoi cette "Dylan connexion" dont on parle à votre sujet ?
Taxman : Ha ha ! Il se trouve que j'ai les cheveux naturellement bouclés, ce qui est assez inhabituel au Japon. Au fil des années, j'ai essayé différentes coiffures et finalement j'ai décidé de me coiffer à la Bob Dylan qui est l'un de mes héros. J'aime aussi Jimi Hendrix. Un jour, en lisant un livre sur lui, j'ai découvert que lui aussi avait adapté sa coiffure en fonction de Dylan qu'il admirait beaucoup. C'est comme ça que je me suis rendu compte qu'il y avait un lien profond entre Jimi, Bob et moi-même *(rire de tout le monde)*.

Marcy, vous avez l'air plus tranquille que les autres. En ce sens, vous me rappelez Ringo Star des Beatles.
Marcy : Il est vrai que, par nature, je n'aime pas trop être sous le feu des projecteurs. Je préfère plutôt rester en retrait. Je crois que ça vaut pour le reste du groupe aussi. Être le batteur me permet de contribuer à la construction de notre musique sans avoir à se me mettre trop en avant. C'est le rôle que je laisse volontiers aux trois autres membres. Alors bien sûr, j'ai une relation plus étroite avec Roy parce que nous sommes la section rythmique. Il y a donc une interaction plus étroite entre nous.

Puisque nous évoquons l'alchimie au sein du groupe, est-ce que le rôle de chacun a été établi dès le début ?
Roy : Dès le début, Jim avait exprimé son envie de jouer de la guitare. Quant à moi, c'est le chant qui me plaisait plus que toute autre chose. Mais comme à l'époque, nous n'étions que trois, je devais jouer d'un instrument de toute façon et j'ai choisi la basse. Marcy n'avait pas le choix non plus. Il a dû se mettre à la batterie.

Marcy : En d'autres termes, je n'ai pas choisi la batterie. Je peux même dire que cela ne m'intéressait pas plus que ça. On me l'a imposée. *(tout le monde rit)*. Cela dit, cela me convient très bien, comme je l'ai dit, parce que cela me permet de rester dans l'ombre, de sorte que je ne peux pas vraiment me plaindre.

Depuis votre premier disque en 2006, vous avez sorti huit albums. Avez-vous le sentiment que votre musique a évolué au cours de ces années ?
Roy : Comme je l'ai expliqué tout à l'heure, au début, il était surtout question de nous rapprocher autant que possible de la musique que nous aimions. Cette influence est encore là, mais je crois que nous avons été en mesure de développer lentement mais sûrement notre propre son et de créer notre propre marque de rock'n'roll. Je peux dire la même chose pour ma voix. Il fut un temps où je voulais consciemment chanter comme Ray Charles ou Sam Cooke selon la chanson que j'interprétais. Mais après avoir assimilé toutes ces influences, j'en suis arrivé à un point tel que je peux enfin m'affirmer.

C'est votre première tournée européenne, mais vous avez déjà joué à l'étranger.
Roy : Oui. Nous nous sommes produits en Corée, à Taïwan, à Hong Kong et en Australie.

Et comment s'est passée cette tournée australienne ?
Roy : Nous y sommes allés deux fois. La première fois, en 2007, nous connaissions un groupe punk japonais, Mach Pelican, installé à Melbourne. Ils connaissaient bien la scène locale et donnaient un coup de main aux groupes japonais qui voulaient faire des tournées dans ce pays. L'Australie dispose aussi d'une scène de garage rock bien pourvue. Nous avons pensé que les Australiens apprécieraient notre rock'n'roll. Un an plus tard, nous avons été invités au Queenscliff Music Festival.

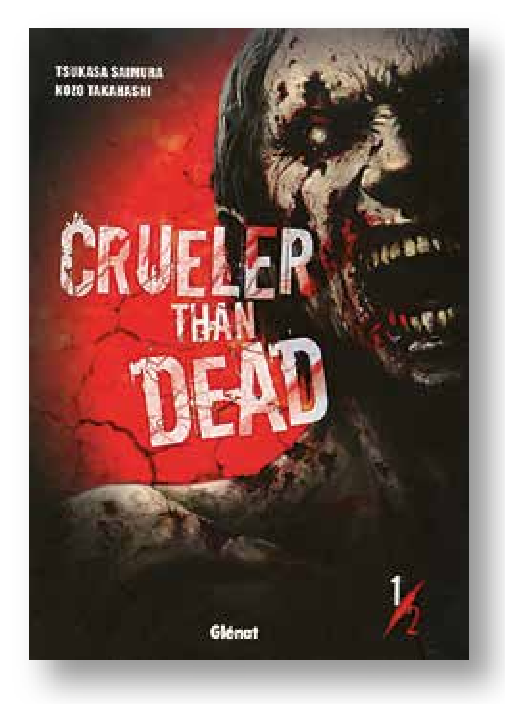
Comment se sent-on de jouer devant des audiences variées ?
Roy : Le public asiatique est assez proche de nos fans japonais. C'est vrai qu'ils ne nous connaissent pas aussi bien. Aussi lorsqu'on joue devant lui, on fait un bond dans le passé. Ça nous ramène à l'époque où nous avons commencé au Japon. Les Australiens aiment s'amuser. Ils sont très ouverts et n'ont absolument aucun préjugé. La musique rock fait partie de leur culture et de leur vie quotidienne. C'est quelque chose que l'on peut vraiment sentir. Ils sont très spontanés dans leur approche de la musique. Espérons que nous serons en mesure d'obtenir le même genre de réactions en Europe.

Propos recueillis par Jean Derome

MANGA Rencontre avec un duo de choc

Inédit au Japon, *Crueler than dead* est le fruit du travail de deux amateurs de cinéma qui n'ont pas leur langue dans la poche.

Glénat vient de publier *Crueler than dead,* un manga zombie de SAIMURA Tsukasa et TAKAHASHI Kozo. A 36 ans, le premier est scénariste. Il est particulièrement célèbre au Japon pour ses histoires de zombies et son travail actuel en solo *Igai / The Play Dead / Alive* a été traduit en plusieurs langues. TAKAHASHI Kozo, 39 ans, travaille, quant à lui, dans le manga depuis de nombreuses années. Il a été l'assistant de HANAZAWA Kengo pour *I Am a Hero* et d'OTAGAKI Yasuo pour *Moonlight Mile.* Le duo au look hipster a eu la gentillesse de partager ses réflexions sur les mangas, les films d'horreur et l'activité de leur cercle *dôjinshi*.



Comment vous êtes-vous rencontrés ?
TAKAHASHI Kozo : Il y a environ 12 ans. Nous avons tous les deux été assistants d'OTAGAKI Yasuo pour son manga *Moonlight Mile.* Lorsque SAIMURA a rejoint l'équipe, j'avais déjà travaillé sur ce projet depuis quelques années. J'étais alors un des principaux assistants.
SAIMURA Tsukasa : Nos bureaux étaient côte à côte. C'était donc très facile de discuter. C'est ainsi que nous avons découvert que nous partagions le même intérêt pour les films de zombies.

Est-ce que le travail d'assistant est aussi dur qu'on le dit ?
S. T. : Oui, ça l'est. Pour moi, ce fut vraiment une période difficile. C'est une période de ma vie dont je n'aime pas vraiment parler *(rires).*
T. K. : Quand il est arrivé, j'ai pensé qu'il ne tiendrait pas une semaine, mais il a persévéré.
S. T. : Les nuits de travail sont particulièrement difficiles. Quand vous devez tenir un délai, il n'y a pas un moment pour se reposer. Vous devez continuer à dessiner jusqu'à ce que le travail soit achevé. Cela dit, notre équipe était plutôt bien organisée de sorte que nous étions mieux lotis que d'autres assistants.

Pourquoi aimez-vous autant les histoires de zombies ?
S. T. : Ça a été un coup de foudre. J'ai vu le film *Zombie Nightmare* quand j'étais à l'école primaire (TAKAHASHI était déjà au collège) et je me suis dit "waouh ! des zombies !!!" J'aime tous les types de films d'horreur et j'ai passé mon enfance à me forger une connaissance dans le genre jusqu'à ce que je tombe sur *La Nuit des morts-vivants* de George Romero quand j'étais adolescent.
T. K. : Bien sûr, beaucoup de gens ont connu les zombies grâce à Thriller, le clip vidéo de Michael Jackson. Les années 1980 ont été un grand moment pour les fans de films d'horreur parce qu'on en diffusait souvent à la télévision, surtout après minuit. Il y avait soit des films d'horreur soit des films érotiques. J'ai perdu beaucoup d'heures de sommeil à les regarder et mes notes à l'école ont chuté *(rires).*

Et vos parents ne vous disaient rien ?
S. T. : Mon père partageait la même passion pour le cinéma. Quand j'étais enfant, nous vivions à Hong Kong et nous passions une grande partie de notre temps libre à regarder des vidéos louées à la maison.
T. K. : Quand le tueur en série MIYAZAKI Tsutomu, qu'on disait fan de films d'horreur, a été arrêté en 1989, cela a marqué la fin du boom de l'horreur au Japon.

***Igai* est publié sous forme de série dans *Gekkan Comic Ryû*. Comment cela s'est-il passé ?**
S. T. : Je l'ai présenté à un certain nombre d'éditeurs, en leur expliquant le plan de l'histoire. Ils ont proposé quelques modifications, et finalement nous avons conclu un accord. J'ai eu de la chance parce qu'il y a actuellement une sorte de retour du zombie dans le manga grâce au succès de *I Am a Hero*.
T. K. : N'empêche que *Crueler than dead* a été rejeté par tous les éditeurs. Tous ceux à qui nous l'avons montré étaient d'accord pour dire que c'est une histoire intéressante, mais ils l'ont trouvé graphiquement trop violente.

RÉFÉRENCE

Crueler than dead de SAIMURA Tsukasa et TAKAHASHI Kozo, trad. Marie-Saskia Raynal, éd. Glénat, 10,75€.



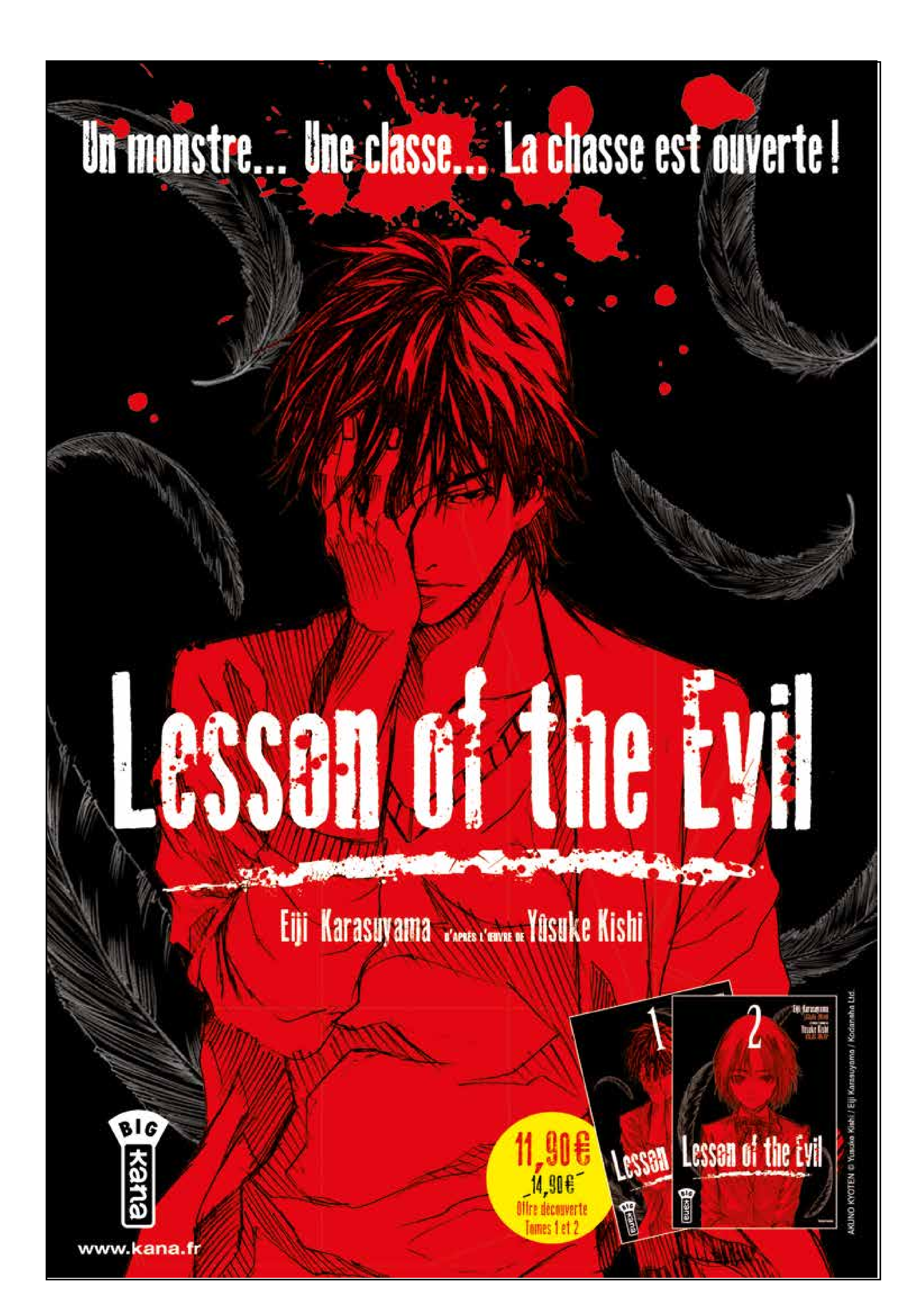
Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Quelle est la principale différence entre *Igai* et *Crueler than dead* ?
S. T. : Au niveau de l'histoire, dans *Crueler than dead*, le monde a été conquis par les zombies, mais un vaccin est développé qui peut inverser le processus et guérir ceux qui ont été infectés. *Igai,* pour sa part, est une pandémie zombie. L'histoire commence au moment où la crise est en train de démarrer.
T. K. : En outre, puisque *Crueler than dead* n'a pas été publié au Japon, nous avons été libres d'expérimenter et de faire ce que nous voulions. En revanche, pour *Igai*, SAIMURA travaille avec un éditeur qui intervient toujours pour dire des choses du genre *"montrer les intestins, ce n'est pas bien, il faut couvrir les seins avec un peu de lettrage ou tu dois changer ceci et cela".*
S. T. : Lorsque vous visez un lectorat entre 15 et 18 ans, vous devez toujours être prudent sur ce que vous pouvez faire et ce que vous ne pouvez pas. Si vous allez au-delà de certaines limites, vous êtes sûrs d'avoir des problèmes. Voilà pourquoi tous les mangaka pratiquent une sorte d'autocensure.

Glénat présente *Crueler than dead* comme un mélange de *Walking dead, Mad Max* et *Alien*. Qu'est-ce qui vous a inspirés ?
S. T. : Nous sommes des fans de cinéma et nous aimons tous les genres, pas seulement les films d'horreur. Mais de façon générale, nous avons été inspirés par différentes choses. Personnellement, j'aime beaucoup les histoires dramatiques. A l'avenir, je voudrais publier une histoire d'amour même si je doute qu'on me laisse faire. Mais au fond, même lorsque vous composez un manga d'horreur, vous ne pouvez pas écrire une bonne intrigue si vous n'avez pas un esprit ouvert.

Que pensez-vous de *Resident evil* ?
(Les deux hommes ont un fou rire) **S. T. :** Nous

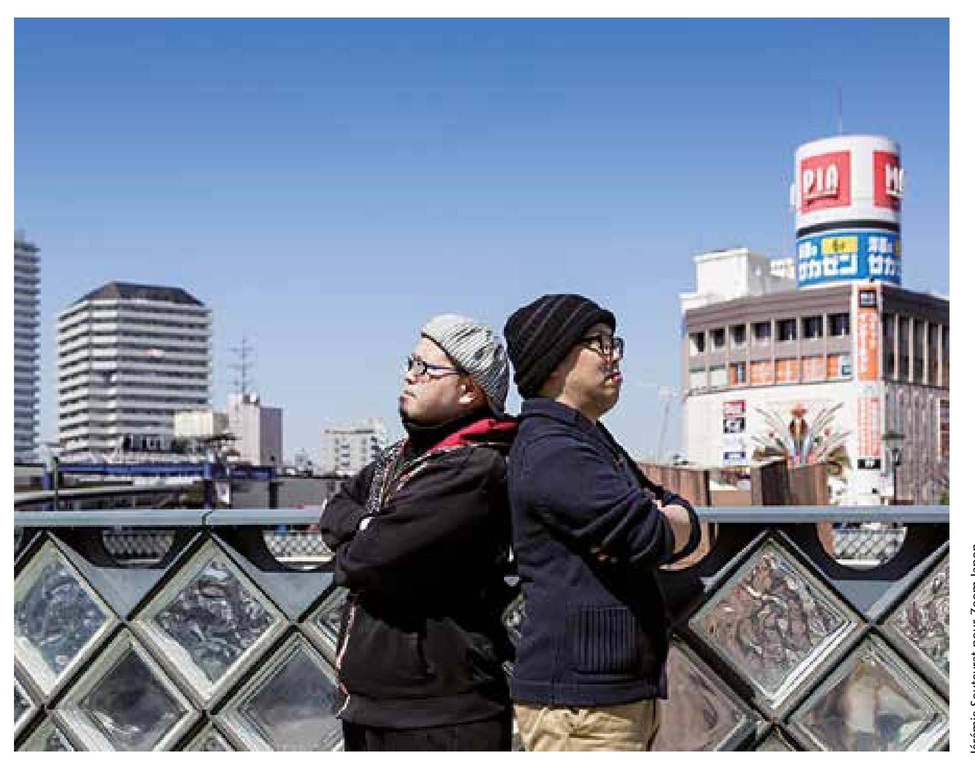
Crueler Than Dead © 2015 Tsukasa Saimura et Kozo Takahashi / Éditions Glénat


Un monstre... Une classe... La chasse est ouverte !
Lesson of the Evil
Eiji Karasuyama d'après l'œuvre de Yûsuke Kishi
1
2
Lesson
Lesson of the Evil
11,90€
14,90€
Offre découverte
Tomes 1 et 2
BIG
kana
www.kana.fr
AKUNO KYOTEN © Yusuke Kishi / Eiji Karasuyama / Kodansha Ltd.

sommes redevables à ces films parce qu'ils ont contribué à renouveler l'intérêt pour les histoires de zombies. Mais à part cela, ils ne sont pas très bons dans l'ensemble. On ne peut même pas dire qu'il s'agit de véritables histoires d'horreur. Il s'agit plus de films d'action qui ne me plaisent pas tant que ça.

Auparavant, il n'existait qu'un seul type de zombie dans les histoires qui étaient publiées. Ils marchaient lentement et apparemment sans but ni fin. Ils avaient l'air dangereux et stupides à la fois. Aujourd'hui, nous avons des zombies qui courent, des histoires d'amour entre zombies, etc. Que pensez-vous de cette tendance à la diversification ?

T. K. : Nous aimons aussi bien les zombies qui marchent que les zombies qui courent. Ils sont tous les deux présents dans nos mangas. Pour le reste, je pense que les choses vont trop loin. Franchement des histoires d'amour entre zombies ! Et pourquoi pas des zombies comiques tant qu'on y est ! Ceux qui font ça dénaturent le genre zombie. Les zombies ne sont pas censés être mignons !



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

C'est une même passion pour le cinéma de genre qui a réuni les deux talentueux auteurs.

Vous avez choisi plusieurs endroits de Tôkyô pour planter votre histoire. Comment avez-vous procédé au choix ?

S. T. : L'histoire commence dans la préfecture de Gunma, au nord de la capitale, et se déplace progressivement vers Tôkyô, en passant par Omiya et Kawaguchi dans la préfecture voisine de Saitama. Je connais très bien Kawaguchi parce que j'y ai vécu de nombreuses années. Je voulais l'utiliser dans l'histoire. J'ai même fait figurer l'Elsa Tower 55 et ses 186 mètres de hauteur. Elle se trouve à proximité de la gare de Kawaguchi.

T. K. : Le plus drôle, c'est que j'ai dessiné à la fois la Tour Elsa et le Tôkyô Dome, sans jamais y avoir mis les pieds. J'ai juste fait appel à mon imagination *(rires)*.

Pouvez-vous dire un mot de *Mokuzô Kenchiku 50 kai* ?

S. T. : Nous avons choisi ce nom parce qu'il sonne comme celui d'un magasin ou d'une entreprise. Au Japon, si vous voulez vendre vos œuvres lors d'un rassemblement de *dôjinshi*, vous devez créer votre propre cercle. La plupart d'entre eux sont en fait composés de seulement une ou deux personnes. Quoi qu'il en soit, nous vendons nos œuvres au Comiket et au Comitia depuis 2011.

Est-ce que le Comiket et le Comitia sont aussi différents qu'on le dit ?

S. T. : Oui, ils sont très différents. Tout d'abord, le Comiket est beaucoup, beaucoup plus grand que le Comitia. Le premier attire régulièrement 500 000 personnes en deux jours. Le second ne dépasse pas un dixième de ce nombre. D'autre part, le Comitia se tient quatre fois par an, y compris à Ôsaka et dans d'autres villes moins importantes. Le Comiket ne se déroule qu'à Tôkyô, en été et à la fin de l'année.

T. K. : Une distinction importante est liée au fait que les cercles à Comitia ne vendent que des œuvres originales, comme notre manga, alors que la plupart des choses que vous trouvez au Comiket sont des parodies de mangas déjà commercialisés comme *One Piece* ou *Sailor Moon*. Pour la même raison, le cosplay est interdit au Comitia, alors que le Comiket est célèbre pour toute l'activité de cosplay qui se déroule à l'extérieur.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. D.

LIVRES Le polar nippon est sorti du bois

Depuis le premier numéro de *Zoom Japon* en 2010, les auteurs de romans policiers ont pris du galon dans l'hexagone.

C'était il y a tout juste cinq ans. *Zoom Japon* sortait son premier numéro. Grâce à votre soutien et à celui de nos annonceurs, cette aventure éditoriale se poursuit avec toujours la même envie de mieux faire connaître le Japon à un lectorat de plus en plus large. Soucieux d'offrir un contenu de qualité tant sur le plan des articles que sur celui de la photographie, nous conservons un haut niveau d'exigence même si nous restons un "gratuit" comme certains disent avec mépris. Au terme de ces cinq années d'existence, nous sommes fiers de ce que nous avons pu réaliser et il nous a semblé judicieux de faire un bilan par rapport au premier sujet que nous avions abordé dans notre première livraison.

Avant de nous lancer dans la réalisation de ce nouveau magazine consacré au Japon, nous avions beaucoup réfléchi à la thématique que nous devions aborder dans le tout premier numéro. C'était en effet crucial, car le choix définitif déterminerait en quelque sorte la ligne éditoriale de *Zoom Japon*. Il n'était pas question pour nous de proposer un dossier consacré au manga ou à l'animation. Non seulement c'était un peu facile, mais il existait déjà des publications spécialisées bien mieux placées que nous pour réaliser un ensemble sur un sujet comme celui-ci. Cela ne voulait pas dire pour autant que nous nous interdisions d'aborder la culture populaire. C'était juste une question de positionnement général. Nous ne voulions pas non plus publier un premier numéro consacré au Japon traditionnel ou au tourisme dans l'archipel, ce qui nous aurait définitivement ancré dans la catégorie des périodiques de voyages que nous ne cherchions pas à devenir. Cela ne nous a pas empêchés de vous offrir tous les mois des idées de voyages dans l'archipel ni d'explorer des pans de la tradition nippone. Le numéro que vous tenez entre les mains en est d'ailleurs la meilleure des illustrations puisque ce sont les *matsuri* (fêtes traditionnelles) qui sont à l'honneur.



Dans son numéro 1 paru en juin 2010, Zoom Japon avait consacré son dossier à la littérature policière venue de l'archipel.

Reste que pour un premier numéro, nous devions faire preuve d'originalité. Et nous avons réussi à atteindre cet objectif en choisissant de mettre l'accent sur un thème qui nous semblait mériter un traitement un peu plus profond que celui dont il avait bénéficié jusqu'à présent. Le polar nippon nous apparaissait alors comme un sujet prometteur. Les éditeurs français commençaient à s'y intéresser plus sérieusement. Nous avions même débusqué une jeune maison d'édition implantée dans l'ouest de la France qui s'apprêtait à faire du roman policier japonais sa marque de fabrique. Les livres avaient été traduits et imprimés, mais finalement l'entreprise ne les a jamais commercialisés. Il faudra attendre quelques années pour que l'éditeur Philippe Picquier se substitue à elle.

Malgré cette déconvenue, le titre choisi alors *"Le polar nippon sort de l'ombre"* s'est avéré en définitive tout à fait judicieux. En effet, depuis la parution du numéro 1 de *Zoom Japon*, le roman policier venu du pays du Soleil levant a pris pied en France. A tel point que l'on peut voir désormais des librairies en mesure de faire des vitrines consacrées à la littérature policière japonaise avec des auteurs dont on avait à peine entendu parler il y a cinq ans. HIGASHINO Keigo, NAKAMURA Fuminori, MINATO Kanae, KAKUTA Mitsuyo, ISAKA Kôtarô font partie aujourd'hui de cette catégorie même si certains d'entre eux ne sont pas spécialisés dans le genre polar. Il n'empêche qu'ils apportent un nouveau souffle avec des approches et des sensibilités bien différentes de celles que l'on rencontre dans le roman policier venu d'outre-Atlantique ou de Scandinavie. La plupart d'entre eux ancrent leurs histoires dans la réalité japonaise, offrant ainsi une ouverture sur une société qui reste pour beaucoup de lecteurs lointaine et parfois exotique. C'est évidemment un excellent moyen d'appréhender ce pays en évitant les clichés auxquels un écrivain non japonais aurait été tenté de recourir pour satisfaire son éditeur.

Avec un romancier nippon, on pénètre tout de go dans un Japon parfois étonnant et dérangeant, mais bien réel que seul un auteur du cru est en mesure de transmettre avec sa perception toute locale. C'est d'ailleurs cette approche qui domine dans les quelques romans noirs *made in Japan* apparus dans les rayons de nos librairies au cours des dernières semaines. Aussi à l'approche des vacances d'été, moment privilégié pour la lecture, on ne peut que vous recommander de vous les procurer et de les dévorer. Chacun à leur manière, ils apportent un supplément de connaissances





Third Window

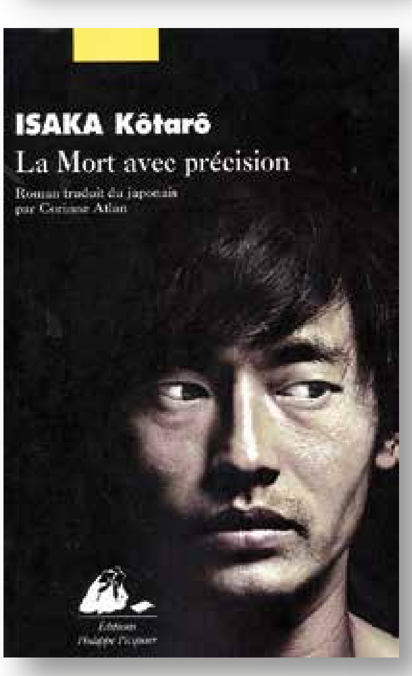
Le roman de M*INATO Kanae, Les Assassins de la 5e B (Kokuhaku), a été adapté en 2010 au cinéma par* N*AKASHIMA Tetsuya. Le rôle principal est tenu par* M*ATSU Takako.*

sur le Japon avec des intrigues bien ficelées et très prenantes. Honneur aux dames avec MINATO Kanae et ses *Assassins de la 5e B (Kokuhaku)*. Publié au Seuil dans sa fameuse collection Policiers qui compte Michael Connelly, Deon Meyer ou encore Henning Mankell, ce roman est une belle révélation. Première œuvre de cette ancienne enseignante devenue femme au foyer, elle a immédiatement rencontré le succès auprès du public, mais aussi des critiques qui ont apprécié l'intrigue et la psychologie des personnages. Aux Etats-Unis où la traduction des *Assassins de la 5e B* est sortie l'année dernière, on l'a comparée à l'œuvre de Gillian Flynn qui a donné lieu au film *Gone Girl*. Il est vrai que la vengeance à laquelle veut se livrer la protagoniste de l'histoire imaginée par MINATO Kanae est particulièrement élaborée dans sa conception et dans son exécution. On ne s'étonne donc pas de voir ce premier roman adapté au cinéma comme l'a été *Les Apparences* (Le Livre de poche) de Gillian Flynn. Adapté au cinéma en 2010 par NAKASHIMA Tetsuya, *Les Assassins de la 5e B* a aussi été un énorme succès dans l'archipel. Avec MATSU Takako dans le rôle de l'enseignante vengeresse que l'on a pu récemment apprécier dans *La Maison au toit rouge,* ce film a été sélectionné pour les Oscars du meilleur film étranger, mais il n'a pas eu la chance d'intéresser les distributeurs français qui ne regardent que les cinéastes de festival (ceux qui n'ont pas de problèmes avec les sous-titres en anglais peuvent se procurer le DVD du film en Grande-Bretagne sous le titre *Confessions*). Heureusement l'un d'entre eux, KUROSAWA Kiyoshi, a eu la riche idée d'adapter un autre roman signé MINATO Kanae. *Shokuzai*, tourné initialement pour le petit écran, est devenu un long-métrage en deux parties qui a relancé la carrière du cinéaste. Ce film a aussi permis au public occidental de saisir le talent de la romancière japonaise et sa capacité à créer des atmosphères pesantes avec des personnages en quête de revanche. Pour MINATO Kanae, la vengeance est un plat qui se mange froid et qui se mitonne. *Les Assassins de la 5e B* en est une parfaite illustration. Son auteur entraîne le lecteur dans une histoire où il ne peut pas rester tout à fait neutre. Doit-on se venger de la mort de son enfant lorsque le crime a été commis par des préadolescents ? Quel visage doit prendre la justice ? Voilà des questions qui se posent tout au long de la lecture très prenante de ce livre qui se lit d'une seule traite. On sent que l'écrivain dispose d'une solide culture dans le domaine du roman policier. MINATO Kanae aime EDOGAWA Ranpo, le père du roman policier moderne au Japon publié en France chez Philippe Picquier et chez Wombat, MIYABE Miyuki (Philippe Picquier), AYATSUJI Yukito et HIGASHINO Keigo. Ce dernier n'est plus aujourd'hui une révélation en France. Mais il y a 5 ans, lorsque *Zoom Japon* a publié son dossier consacré au polar nippon, il faisait son apparition dans les librairies de l'hexagone. Depuis, grâce à l'excellent travail

RÉFÉRENCE

Les Assassins de la 5e B de MINATO Kanae, trad. Patrick Honnoré, éd. Seuil, 21,50€.





de son éditeur, Actes Sud, le romancier s'est installé dans le paysage à raison d'un roman traduit par an. Après *L'Equation de plein été* en 2014, HIGASHINO Keigo revient avec *La Lumière de la nuit (Byakuyakô),* une œuvre ambitieuse qui s'inscrit dans la veine des plus grands polars nippons. Il est d'ailleurs amusant de noter le clin d'œil du romancier dès la première page de son roman à MATSUMOTO Seichô, le grand maître de la littérature policière d'après-guerre au Japon publié en France chez Philippe Picquier et Actes Sud. Enorme succès dans l'archipel où il s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires, ce roman-fleuve est un excellent moyen de plonger dans l'histoire du Japon des dernières décennies. Dans la veine sociale du polar comme on l'aime dans l'archipel, *La Lumière de la nuit* offre une excellente plongée dans la société contemporaine sur fond d'une enquête de longue haleine où le destin de plusieurs personnages se mêle avec une incroyable subtilité. C'est ce qui fait la force de ce roman paru en 1999 au Japon et adapté à la télévision et au cinéma. On ne s'ennuie pas une seule seconde et on apprécie la manière avec laquelle l'auteur nous entraîne dans des univers variés avec des protagonistes qui ont su s'adapter aux bouleversements que le pays a connus au cours de ces années cruciales dans son développement. Il y a indéniablement du MATSUMOTO Seichô dans ce roman qui se dévore grâce à la belle traduction de Sophie Refle.

On peut en dire tout autant du dernier ISAKA Kôtarô traduit avec brio par Corinne Atlan. *La Mort avec précision (Shinigami no seido)* prouve une nouvelle fois que l'écrivain japonais fait partie des plus grands avec une histoire à la limite du polar et de la littérature pure. Depuis son premier roman en 2000, *La Prière d'Audubon* publié en France chez Philippe Picquier, pour lequel il a obtenu le prix Shinchô Mystery Club, le romancier a produit une œuvre où le suspense tient une grande place. *La Mort avec précision* ne déroge pas à cette règle puisque ISAKA Kôtarô a choisi de mettre en scène le dieu de la Mort en déplacement sur terre pour savoir si l'heure est vraiment venue pour tel ou tel humain de mourir. Comme toujours, le romancier ne manque pas d'humour et brosse un portrait sans concession de ses contemporains tout en entretenant un suspense total sur la mort de celui qui a été désigné pour faire le grand saut. Pur moment de plaisir, ce roman montre la richesse de la littérature policière japonaise dont la lecture peut être complétée par *Le Démon de l'île solitaire (Kotô no oni)* d'EDOGAWA Ranpo publié au printemps chez Wombat ou encore *La Cigale du huitième jour (Yôkame no semi)* de KAKUTA Mitsuyo chez Actes Sud.

Dans ce panorama, il convient d'ajouter les écrivains étrangers qui abordent le Japon dans leurs romans. En 2010, au moment où *Zoom Japon* voyait le jour, le Britannique David Peace publiait *Tokyo ville occupée (Occupied city)* chez Rivages. Cinq ans plus tard, tandis que votre mensuel souffle ses cinq premières bougies, un autre grand nom du polar fait paraître un roman où le Japon est en toile de fond. Avec *Perfidia*, James Ellroy s'intéresse au destin des Nisei, ces émigrés japonais, pris au piège de la Seconde Guerre mondiale. Le style est beaucoup plus rugueux que celui de MINATO, HIGASHINO ou ISAKA, mais on se prend à explorer la psychologie complexe de ASHIDA Hideo, de la police scientifique, qui occupe une place importante dans l'enquête sur la mort d'une famille d'origine japonaise à la veille de Pearl Harbor. Publié aussi chez Rivages, ce polar tient toutes ses promesses. On aimerait maintenant que l'éditeur reprenne la publication d'auteurs nippons comme il l'avait fait en 2010 avec SHIMADA Sôji et son incroyable *Tokyo Zodiac Murders*.

ODAIRA NAMIHEI

RÉFÉRENCES

La Lumière de la nuit de HIGASHINO Keigo, trad. Sophie Refle, éd. Actes Sud, 23,80€.
La Mort avec précision de ISAKA Kôtarô, trad. Corinne Atlan, éd. Philippe Picquier, 22,50€.


atsuatsu®
Du 2 au 5 Juillet 2015
Venez déguster nos Takoyaki
dans le Hall 5A de la Japan Expo !
Le restaurant restera ouvert durant le salon
atsu atsu
JARDIN INTÉRIEUR
HALL 5A
HALL 4
ENTRÉE
facebook.com/info.atsuatsu
atsuatsu.fr

INTERVIEW Le Japon selon Peter Barakan

Présent dans l'archipel depuis plus de 40 ans, le Britannique propose chaque semaine une vision de son pays d'adoption.

Par un bel après-midi tokyoïte, rendez-vous a été pris dans les locaux de la NHK à proximité de l'ancien stade olympique en cours de démolition, pour laisser place à la future enceinte qui accueillera la plupart des épreuves des Jeux de 2020. Peter Barakan, animateur de l'émission *Japanology*, nous attend pour évoquer son parcours au Japon commencé il y a 40 ans. L'homme qui a notamment permis de construire des ponts entre l'Europe et le Japon sur le plan musical n'appartient pas à cette catégorie d'étrangers "tatamisés" comme on dit avec dédain. Il a conservé une distance avec son pays d'adoption qui lui permet d'avoir un regard juste sur les années qu'il y a passées.

Quand et pourquoi êtes-vous venu au Japon pour la première fois ?

Peter Barakan : Il y a 40 ans maintenant. C'est une histoire un peu étrange. Dans la version courte, une maison de disque avait fait paraître une annonce et cherchait à recruter un Anglais pour venir travailler à Tôkyô. Je l'ai découverte alors que j'étais employé chez un disquaire à Londres. Dans la version longue, j'avais étudié le japonais à l'université, et c'est cela qui est étrange, il n'y a jamais eu de raison valable pour justifier la raison de mon choix. On me pose toujours cette question, et si je dois me justifier, c'est parce que j'ai toujours aimé les langues, à mon avis. J'ai étudié pendant 7 ans le latin et le grec à l'école et je me suis régalé. Ce sont des langues mortes qui ont peu d'utilité si ce n'est de pouvoir comprendre sa propre langue. Non seulement l'anglais, mais également la plupart des langues européennes. Au moment où je tentais de choisir mon orientation à l'âge de 17 ans, je refusais d'aller sur le marché du travail.

À l'époque en Angleterre, les impôts sur le revenu avoisinaient les 30 %, par contre les études à l'université étaient gratuites. Je n'avais pas à me sentir coupable vis-à-vis de mes parents d'aller à l'université. Alors je me suis décidé et je me suis dit : "*je n'ai qu'à apprendre une langue ou une autre*". Je n'arrivais pas à me décider, il n'y avait rien en particulier qui me donnait envie. Si je me mettais à étudier une langue à ce moment-là, je ne voulais pas que ce soit une langue européenne comme une autre, sinon il me suffisait d'aller vivre dans ce pays pour l'apprendre. Je me suis dit que je devais me lancer un défi. Quand un jour le japonais fit son apparition dans une conversation, je me suis dit : "*mhhh, pourquoi pas ?*". C'est amusant car j'en parlais justement aujourd'hui avec une personne qui vit aux Etats-Unis. Elle s'est mise à étudier cette langue pour les mêmes raisons, à peu de chose près. Je suis donc parti m'inscrire à la fac pour étudier le japonais. Rétrospectivement, cela peut sembler très étrange comme façon de faire. Mais vous savez, quand on a 17 ou 18 ans on a tendance à faire des choses étranges.

Alors, après la fac, je ne savais pas ce que je voulais faire dans la vie. Je n'avais pas une envie pressante de venir vivre au Japon à l'époque. Il n'y avait alors rien de plus important pour moi que la musique, et je voulais travailler dans ce domaine en lien avec la musique. Mon premier travail était donc dans une boutique de disques. J'y ai travaillé pendant 9 mois. Et soudain il y avait cette opportunité d'aller à Tôkyô qui s'est présentée. C'est arrivé tout d'un coup. Et quand ils m'ont donné un coup de fil pour me dire : "*oui, nous voulons que vous veniez*", ce fut encore plus soudain, puisqu'ils souhaitaient que je vienne dans les 10 jours après leur appel.

Est-ce que le départ a été difficile ?

P. B. : Non, parce que c'est arrivé si vite. Si je n'avais jamais eu l'intention de partir, dès le départ je n'aurais jamais répondu à l'annonce. Je ne savais pas combien de temps j'allais rester, je n'y pensais même pas. Je n'avais alors que 22 ans. C'était comme partir à l'aventure, et me voici toujours là, 40 ans plus tard.

Vous rappelez-vous de vos premières impressions en arrivant à Tôkyô ?

P. B. : La première impression a été celle d'un choc. Parce que je suis arrivé le 1er juillet, en pleine saison des pluies. Il pleuvait des cordes. Le ciel était d'un gris sombre et je n'avais jamais vu une pluie comme celle-là. En Europe, du moins à l'époque, on ne voyait jamais de telles averses.

Même en Angleterre ?

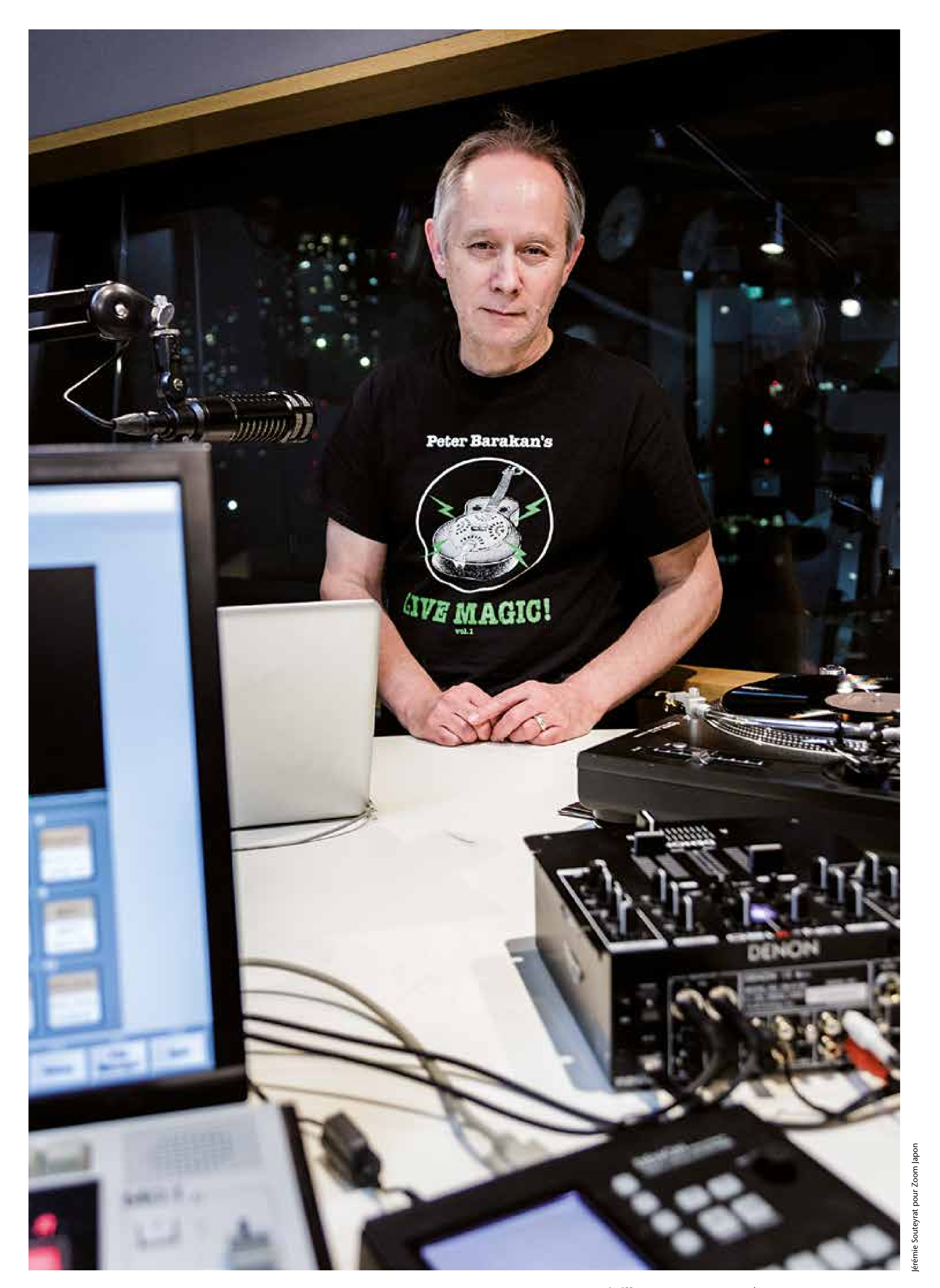
P. B. : Il pleut beaucoup en Angleterre, mais pas autant, vous savez, pas comme pendant la saison des pluies. Et à l'époque, il n'existait pas de rampe d'accès pour l'avion. On devait donc descendre l'escalier, prendre le bus. C'était à l'époque de Haneda. Narita n'était pas encore ouvert. En une seconde top chrono, je me suis retrouvé trempé. Donc ce fut comme un choc, et bien sûr le taux d'humidité était bien supérieur. Mais bon, enfin, quelqu'un s'était déplacé pour m'emmener au bureau. Mes premières impressions sont plutôt d'ordre olfactif. Je pense que chaque pays possède sa propre odeur. Et je me souviens quand je suis allé manger un repas le premier jour. On m'a emmené déjeuner dans un restaurant de soba, et je me souviens de l'odeur de la sauce de soja mélangée au dashi. C'était une odeur très particulière et je n'avais encore jamais senti rien de tel avant en Angleterre. Ce n'était pas désagréable, mais c'était un parfum très puissant. Je me souviens que c'était même une odeur suffocante, du moins pendant un certain temps. Il y a d'autres odeurs, d'autres aliments cuisinés que je n'arrive toujours pas à apprécier. L'odeur du *daikon* (radis blanc), par exemple. Je n'ai jamais aimé l'odeur du *daikon oroshi* (radis râpé). Je dois m'enfuir quand je la sens. C'est la même chose avec l'*oshinko*, ces légumes macérés à la japonaise. Je n'apprécie pas leur parfum. J'ai le souvenir de m'être rendu une fois dans un grand magasin et entre l'entrée principale et l'escalier qui descend au sous-sol, on trouve la partie alimentaire du magasin, et tout de suite, on perçoit l'odeur des *oshinko*. Et je me suis dit : "*zut, il faut que je m'échappe d'ici*". Il y a donc eu de petits chocs culturels de ce genre. Ou plutôt que des chocs culturels, des petites choses comme celles-là.

Des chocs olfactifs...

P. B. : Exactement. Des chocs olfactifs. Mais c'était une grande aventure. Tout était nouveau. Bien qu'ayant étudié la langue, ce n'était qu'un cours de langue et je n'avais pas tant appris sur la culture japonaise. On devait lire un livre, en seconde année si je me souviens bien. *Nihonjin no ikikata* [La façon de vivre des Japonais] était son titre. Une partie traitait de la culture japonaise. Et en troisième et en quatrième année, j'ai étudié pendant un temps la sociologie. Il n'en reste pas moins vrai que lire un livre et faire l'expérience d'un lieu de première main sont des choses complètement différentes. Ce fut une grande aventure dès le départ. Une expérience très intéressante puisque je n'avais pas tant de connaissances que ça, et je n'avais pas beaucoup d'a priori ce qui m'a aidé à m'intégrer. Si j'avais étudié beaucoup plus, et que j'avais eu bien plus d'a priori, peut-être ce n'aurait pas été aussi facile. Peut-être.

C'est tout à fait possible en effet.

P. B. : Je me souviens par contre, par un jour d'été en 1974, il y a bien 40 ans, alors que ce n'était que la seconde semaine après être arrivé et j'avais un ami qui vivait ici, un ami japonais alors que je venais d'arriver. Et je me souviens que sa sœur m'avait emmené découvrir Shinjuku.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

C'était le week-end, un dimanche certainement puisque c'était *hokosha tengoku* [le paradis des piétons]. Les voitures n'avaient pas le droit de circuler ce jour-là, et ce devait être le quartier de Shinjuku dôri. Il y avait un de ces mondes, et là ce fut un choc. En effet, je me doutais bien que Tôkyô était une ville énorme avec, une population incroyable. Mais de voir en vrai des milliers et des milliers de personnes dans la rue. La rue à Shinjuku était large, et là je me souviens d'avoir été surpris. Je me souviens aussi de m'être perdu à plusieurs reprises dans la gare de Shinjuku pendant la première année. L'idée même d'une gare aussi grande, il n'y a rien de tel à Londres, avec toutes ces lignes de trains la traversant. Ah oui, il y a encore autre chose... Vous allez devoir m'arrêter à la fin, sinon...

Sinon quoi ? Votre découverte de Tôkyô est passionnante...

P. B. : Il y avait les distributeurs de tickets ! On était en 1974. Je ne connais pas Paris, mais à Londres, les distributeurs de billets dans les gares étaient très primitifs. Il fallait mettre le bon montant en monnaie. Et presque tout le monde, enfin personne ne s'en servait. Tout le monde se rendait au guichet et faisait la queue pour prendre son billet pour pouvoir monter à bord. Sauf si vous aviez un abonnement. Au Japon, il y avait des rangées entières de machines, et on pouvait y introduire autant de pièces que l'on voulait et la monnaie nous était rendue ! C'était si efficace ! Probablement parce que... Je n'imaginais pas l'Angleterre être à la traîne, et je pense que c'était le cas pour la plupart en Europe. Et les banques aussi disposaient de distributeurs... Il y en avait à Londres, mais je ne m'en étais encore jamais servi. Mais me voilà arrivé au Japon et toutes les banques en avaient au milieu des années 70. Et je suppose, cela m'a effrayé. Je ne savais pas m'en servir, et je ne m'en suis pas servi avant quelques années. Je me rendais au comptoir et je demandais à l'employé pour retirer de l'argent.

Bien qu'il y ait ce côté effrayant, vous vous êtes bien adapté...

P. B. : Pour commencer, oui, j'aimais tout ce que je voyais. Mais tout était nouveau pour moi et c'était une expérience inédite. Au bout d'un an, je m'y suis habitué. Toutefois beaucoup de choses étaient sources de frustration aussi, et pendant un temps cette frustration avait fini par me gagner au point d'envisager de rentrer. C'était pendant la seconde année. Je me souviens avoir écrit une lettre à ma mère lui expliquant mes sentiments. Et elle m'avait répondu : *"Eh bien, je pense comprendre ce que tu me dis, mais il faut que tu te rendes compte que ce n'est pas le Japon qui a changé, mais c'est toi qui es différent".*



Japanology, l'émission présentée par Peter Barakan est diffusée tous les jeudis en Europe via NHK World. Pour en savoir plus : http://www3.nhk.or.jp/nhkworld/english/tv/japanologyplus/

Vous aviez mûri ?

P. B. : Possible puisqu'après avoir lu sa lettre, je me suis dit "bien...", et dès cet instant, j'ai senti toute ma frustration se dissiper et je suis devenu beaucoup plus neutre à ce propos.

Vous avez accepté la situation.

P. B. : Cela m'arrive encore de me retrouver contrarié par certaines caractéristiques de Tôkyô, et peut-être du Japon en général. De toute évidence, j'ai grandi dans une société complètement différente et les expériences que l'on vit pendant l'enfance ont beaucoup de poids dans une vie à mon avis. Je ne me vois pas vraiment comme un Britannique, par contre je me vois très bien comme Londonien. Et il reste en moi encore beaucoup de Londres, et certainement je dois admettre qu'il me reste quelque chose de la mentalité britannique aussi. J'ai une bonne connaissance du Japon bien sûr, et j'aime ce pays de différentes manières, cependant je ne suis pas tout à fait à l'aise avec certains de ses aspects. Vous savez, surtout la culture de masse.

Vous avez d'abord travaillé dans une entreprise dédiée à la musique. Vous faisiez le lien entre les musiciens japonais et européens. Que retenez-vous de cette expérience ?

P. B. : Dans mon premier emploi, je travaillais pour une boîte qui publiait des magazines. L'équipe éditoriale interviewait souvent des musiciens, alors je les accompagnais pour servir d'interprète.

Et cette expérience qui vous a permis de rapprocher des gens avec votre connaissance de la culture et de la société japonaises, vous sert-elle aujourd'hui dans votre travail au sein de *Japanology* ?

P. B. : Oui, tout à fait. Car je pense que la plupart des personnes qui regardent *Japanology* ont un intérêt pour le Japon, qu'il soit lié à la culture traditionnelle, au manga ou à autre chose. Ils en savent ainsi quelque chose, mais il est probable qu'ils n'en savent pas beaucoup plus, sauf s'ils ont vécu au Japon. J'ai l'impression que mon rôle est de rendre le contenu plus accessible pour le public non japonais. Les personnes qui créent ces émissions, soit les directeurs de NHK ou les producteurs, ne parlent pas l'anglais. Ils ne parlent que le japonais et n'ont vécu qu'au Japon, alors leur approche est très japonaise. Souvent, lorsque je lis l'un de leurs scénarios, je leur réponds : *"Ce que vous souhaitez demander, ou ce que j'aborde ici, c'est quelque chose que seul un Japonais comprendrait. Si nous voulons communiquer cela au public étranger, nous devons le formuler autrement, comme ceci par exemple".* C'est très courant pendant l'émission, et si nous voulons que nos émissions sur le Japon soient efficaces auprès d'un public étranger, il faut prendre cela en considération. Quelqu'un doit parfois traduire les idées. Cela fait longtemps que l'émission existe... elle a changé de format à deux reprises. La première version de *Japanology*, qui était diffusée les week-ends, a été lancée en 2003, alors cela fait 12 ans que nous existons.

L'émission a toujours été hebdomadaire ?

P. B. : C'est un programme hebdomadaire qui diffuse une quarantaine d'émissions par an, je

crois. La dernière semaine de chaque mois nous rediffusons une émission.

D'après vous, quels sont les aspects de la culture et de la vie quotidienne japonaises qui intéressent le public ?

P. B. : C'est une question difficile, je n'ai pas vraiment de réponse. Nombreux sont ceux qui me contactent via Facebook. Parfois, certaines personnes me proposent des idées qu'elles aimeraient voir traitées par *Japanology*. L'autre jour, quelqu'un m'a proposé… c'était quoi déjà ? Un sujet sur le verre je crois. Mais c'était un sujet assez pointu. Il m'a écrit : *"vous devriez faire une émission là-dessus"*. Quelqu'un d'autre nous a demandé de faire une émission sur… des sabres ? Des sabres japonais. Au fur et à mesure, et surtout lors des 3 à 4 dernières années, les gens se sont habitués à *Japanology*. Mais peu de personnes ont suivi les débuts de l'émission, et nous avons déjà couvert un certain nombre de ces thèmes. Je pense que nous les aborderons à nouveau.

Votre approche est-elle ainsi différente de l'approche des chaînes privées japonaises ? Elles accueillent souvent des invités étrangers qui viennent échanger sur leur propre culture et sur ses ressemblances avec la culture japonaise. Mais ces propos restent en surface, alors comment vous démarquez-vous de ces émissions ?

P. B. : Je ne suis pas vraiment fort en divertissement, et j'ai tendance à être un peu plus sérieux. Je suis de nature plutôt réservée. C'est peut-être un trait un peu britannique. Mais en cela, NHK me convient bien. Je trouve que nous allons bien ensemble. J'adore la dimension pédagogique de l'émission. Mais d'un autre côté, elle est aussi divertissante, alors je fais de mon mieux pour qu'elle ne soit pas trop coincée. J'aime bien qu'elle soit un peu décontractée, alors j'espère paraître un peu détendu à l'écran ! Enfin, j'essaye !

J'étais récemment dans les préfectures de Tottori et de Shimane. Voilà des années que je ressens la fracture entre Tôkyô et le reste du pays, mais je pense l'avoir ressentie encore plus fortement là-bas. Les gens y meurent, c'est un Japon qui disparaît. Cela m'a rendu triste. Lorsque vous travaillez sur *Japanology*, êtes-vous surtout à Tôkyô, ou vous rendez-vous aussi en province ?

P. B. : Nous sortons assez souvent de la capitale, mais seulement pour la journée. Nous partons tôt le matin et rentrons le soir. De temps en temps, en été, lorsque la destination est un peu plus lointaine, j'y reste une nuit, mais j'ai rarement le temps de partir en expédition. Je trouve en effet qu'on découvre le vrai Japon à l'extérieur de Tôkyô. Tôkyô c'est un peu comme New York aux Etats-Unis. C'est parfois un tout autre pays.

Alors pourquoi ne pas avoir appelé l'émission *Tokyology*, plutôt que *Japanology* ?

P. B. : *(rires)* En fait, il existe déjà une autre émission qui s'appelle *Tokyo Eye*. Certes, nous ne traitons pas d'autres régions du Japon, mais pour ce faire, je devrais changer de boulot. C'est malheureusement impossible pour moi d'aller passer une semaine à Shimane par exemple. Les gens sont bien différents de ceux à Tôkyô lorsque tu les rencontres. Ils sont tellement accueillants ! J'ai l'impression que, où que l'on soit dans le monde, les gens sont généralement plus sympas dans les campagnes. Ce n'est pas qu'au Japon. Lorsqu'on se rend dans certains endroits un peu reculés de la campagne, Akita par exemple, c'est comme si on avait affaire à un tout autre peuple.

Je voudrais parler avec vous de votre passion pour la musique. La musique et *Japanology*. Vous avez une émission, et elle est destinée à une audience japonaise. Alors imaginons que vous ayez une émission musicale destinée à des étrangers, pour leur faire découvrir la musique japonaise…

P. B. : J'adorerais cela !

Comment l'envisageriez-vous ?

P. B. : En plus de l'émission diffusée sur NHK, j'ai aussi une émission sur Inter FM. Lorsque Inter FM a été créé en 1996, j'y avais une émission en anglais. Alors de nombreux Tokyoïtes anglophones m'écoutaient. Mais vous parlez d'une émission destinée à une audience internationale ?

Oui, bien sûr !

P. B. : Le Japon est le seul pays à ne pas avoir une radio numérique diffusée au-delà de ses frontières, c'est stupide. D'après moi, c'est parce que les maisons de disques ont une vision plutôt limitée du monde. Ils se disent que *"ceci est notre musique, vous ne pouvez pas l'avoir"*. S'ils la diffusent en ligne, ils pensent que quelqu'un va la copier. Mais les gars, vous avez été où ces vingt dernières années ?

Comment changer cette mentalité ?

P. B. : C'est le problème. Le Japon a toujours été, comment dire… sensible à l'étranger, à la pression extérieure. C'est difficile de mettre la pression sur le Japon. Tu peux faire du boucan, te plaindre comme je le fais, mais tout le monde s'en fiche. Ça fait quelque temps que je pense aux radios pirates des années 1960, en Europe. C'est intéressant. Ce n'était pas tout à fait illégal, mais presque. Et ça avait tellement la cote avec des millions d'auditeurs, qu'indirectement, ça a fait évoluer les choses. Il aura fallu quelques décennies, mais le paysage médiatique européen a changé de manière drastique dans les années 1980. Je crois qu'il fallait quelque chose du genre pour réveiller le peuple. C'est peut-être ce dont ont besoin les Japonais, pour se réveiller et provoquer du changement.

Vous avez des idées pour provoquer ce changement ? Vous éloigner du Japon en bateau peut-être ?

P. B. : *(rires)* Nous n'avons plus besoin de faire cela. On peut se connecter à Internet par le biais d'un serveur qui se trouve en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis, ou ailleurs, et ainsi contourner la loi et faire de la radio numérique. Je voudrais faire quelque chose dans ce genre. De nombreuses personnes sont au Japon pour la préparation des Jeux olympiques qui auront lieu dans cinq ans, et nous avons aussi de plus en plus de touristes. Ces gens sont intéressés, ils veulent savoir. *Japanology*, c'est super. Mais il y a plein d'autres sujets que *Japanology* ne peut pas traiter avec ses trente minutes hebdomadaires. Et ce serait bien d'avoir un support pour cela. Sans musique, il n'y aurait pas de problème. Mais à partir du moment où l'on diffuse de la musique, il faut contourner la loi. Pour parler des affaires courantes, il n'y a aucun problème par le biais d'Internet ou de podcasts. Mais je suis en train de regarder tout un tas de moyens pour monter un projet de ce genre.

Et en ce moment, quels artistes aimeriez-vous promouvoir ?

P. B. : La plupart des musiciens japonais qui m'intéressent ont tendance à ne pas être très connus ici. Et j'ai remarqué par le passé que les groupes japonais qui ont tendance à plaire à l'étranger ne sont pas les plus connus aussi. Inversement, ceux qui sont les plus connus ici n'intéressent d'ailleurs pas vraiment les Occidentaux. Peut-être que j'ai tendance à écouter des groupes aux influences occidentales. Par exemple, le groupe de funk okinawais basé à Miyakojima, Black Wax, dont les musiciens ont la trentaine. Ils touchent à pas mal de styles, le rhythm and blues, le funk, le jazz, le reggae. Mais avec une touche très locale. De temps en temps, la mélodie est okinawaise. Et puis ils ont une sensibilité qui les démarque. Je les trouve intéressants. D'autres groupes… Il y a un guitariste acoustique que j'ai découvert il y a un an. Il a de grosses influences occidentales, mais il est japonais, et c'est un sacré personnage ! Il s'appelle HAMAGUCHI Yûji et est originaire de Wakayama. Il a 59 ans et a enregistré son propre disque l'année dernière.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

EXPÉRIENCE **Manger est aussi une fête**

Comme la plupart des Japonais, notre chef attend avec impatience la saison des *matsuri* pour se régaler.



En entendant le mot matsuri, tout le monde s'excite au Japon. Il y a plusieurs sortes de *matsuri*. Chaque région a le sien. Les adultes et les enfants, tout le monde adore. Le *mikoshi* est bien sûr la star du *matsuri*, mais on ne peut pas oublier le *yomise*. Grignoter dans la rue est un grand moment de plaisir. D'habitude, il faut être assis pour manger. Mais pendant les fêtes de l'été (*natsu matsuri*), il n'y a aucun tabou. Le *yomise* populaire, c'est le *takoyaki*, un des symboles importants pour les gens d'Ôsaka. Comme toutes les familles d'Ôsaka, nous possédons une machine à *takoyaki*. C'est très bien de l'utiliser en famille et/ou avec des amis le week-end. Le *takoyaki* fait maison est délicieux, mais celui qu'on déguste dans la rue vaut aussi le détour. Il est croustillant à l'extérieur et bien moelleux à l'intérieur. Mais attention, il ne faut pas se laisser distraire par la texture croustillante à l'extérieur car la pâte moelleuse à l'intérieur est très chaude. Attention à ne pas mettre tout dans la bouche ! Vous risquez de vous brûler. C'est dangereux mais en même temps c'est le plaisir de manger le *takoyaki*.

Il y a aussi l'*okonomiyaki* et les *yakisoba*. Le *yomise* commence vers 17 heures. Ça peut parfaitement remplacer le repas pour les enfants et aussi pour les adultes qui mangent se suffisent d'une canette de bière ! Il y a également le *karaage* (poulet frit). Le *tekiya*, la personne qui travaille au *yomise*, prépare le *karaage* sur place, en le faisant macérer dans une grande bassine et le mélange à la farine avant de le faire frire. Les fritures sont toujours très populaires chez les enfants. Les frites qu'on appelle ici French fried potatoes ou encore l'American dog ou saucisse frite avec de la pâte etc... Les grillades sont aussi un des *yomise* les plus appréciés comme le maïs grillé assaisonné à la sauce soja. Il exhale une odeur appétissante et a le goût sucré naturellement. L'*ayu* est un poisson d'eau douce comme une petite truite que l'on ne mange qu'en été. Il est salé et grillé. Ce poisson a un goût amer mais sa chair est très moelleuse. Le calmar est populaire également. Normalement on le grille en entier et on l'assaisonne à la sauce de soja. Ça s'appelle *ikayaki*. Mais dans la région d'Ôsaka, quand on dit *ikayaki*, on pense à autre chose. Ôsaka est la région du *konamon*, un plat à base de farine comme le *takoyaki* et l'*okonomiyaki*. Donc l'*ikayaki* à la mode d'Ôsaka ressemble à l'*okonomiyaki* mais sans chou et sans *tenkasu*.

Côté sucré, il y a le *wataame* ou barbe à papa, le *choco-banana*, banane embrochée et trempée dans du chocolat. Le *ringo-ame*, c'est une pomme trempée dans du sucre cuit, coloré et parfumé. Il y a d'autres variantes comme l'*ichigo-ame* avec une fraise, le *mikan-ame* avec une clémentine ou le *budo-ame* avec du raisin. Le *milk-senbei* est un biscuit sucré, très fin, et léger, que l'on mange en mettant du lait concentré sucré entre deux ou trois et plus encore. La crêpe est toujours populaire. En France, la crêpe est servie simplement avec du beurre ou du sucre. Au Japon, on la sert avec de la crème chantilly, des fruits ou de la confiture. C'est copieux. Il y a le *kakigôri* ou glace pilée au sirop. Le *ramune* est une boisson sucrée pétillante. Quand on a besoin de fraîcheur, le concombre ou bien l'ananas embroché refroidi sur des glaçons est délicieux. Avant de quitter le *yomise*, on emporte quelque chose à grignoter à la maison. Le *taiyaki*, un gâteau en forme de poisson fourré au *anko*, la pâte de haricot rouge sucrée, est conseillé comme le *baby kasutera*, un petit biscuit rond ou en forme de poupée. Le *tenshin-amaguri*, marron grillé originaire de Chine, est aussi apprécié en famille. C'est la fête, alors profitez-en ! Allez-y en *yukata* (kimono d'été en coton léger).

MAEDA HARUYO

LA RECETTE DE HARUYO

Ôsakafû ikayaki
(Calmar à la mode d'Ôsaka)



PRÉPARATION

1 - Couper le calmar en rondelle de 1 cm environ.
2 - Dans un bol, mettre la farine, la poudre de *dashi*, la sauce de soja et le sel.
3 - Incorporer l'eau et mélanger avec les baguettes.
4 - Ajouter les morceaux de calmar et les 3/4 de la ciboulette.
5 - Faire chauffer la poêle avec un peu d'huile.
6 - Verser l'appareil et étaler. Cuire jusqu'à obtenir une belle coloration (environ 4 minutes).



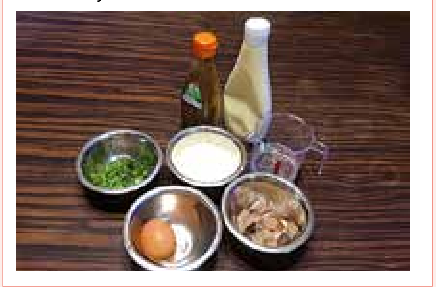
7 - Retourner puis cuire environ 3 minutes.
8 - Casser un œuf dessus.
9 - Retourner puis cuire environ 2 minutes.
10 - Disposer sur une assiette et plier en deux.
11 - Finir avec la sauce *okonomiyaki*, la sauce mayonnaise et le reste de ciboulette. Bon appétit !

INGRÉDIENTS
(pour 4 personnes)

60 g de calmar
50 g de farine
100 ml d'eau
2 cuillères à soupe de ciboulette hachée
1/2 cuillère à café de poudre de *dashi*
1/2 cuillère à café de sauce de soja
Sel

Pour la cuisson
Un peu d'huile

Pour déguster
Sauce *okonomiyaki*
Sauce mayonnaise



Koga Ritsuko pour Zoom Japon

L'architecture en forme de soucoupe volante a été imaginée par Ishinomori Shôtarô lui-même.

ISHINOMAKI **L'espoir dans une renaissance**

La cité portuaire durement frappée par le séisme de mars 2011 compte beaucoup sur son musée du manga.

Si l'on connaît le nom de la ville d'Ishinomaki, c'est qu'il est souvent lié au séisme du printemps 2011. En mars dernier, le prince William s'y est rendu en visite officielle. Ce voyage a apporté de la joie et du courage aux habitants, car la ville est aujourd'hui en pleine reconstruction et ses citoyens essayent de reprendre une vie “normale” (voir *Zoom Japon* N°48). Pour cela, le “courage” est sans prix. Les récents plans de développement de la cité portuaire ont été centrés autour du thème du manga et on peut s'en rendre compte à chaque coin de rue. Si le besoin de courage et d'espoir a été de donner vie aux premiers héros de manga après la Seconde Guerre mondiale dans tout l'archipel, on retrouve ce même élan aujourd'hui dans la ville d'Ishinomaki.
Leur origine remonte à 1995. La municipalité avait fait appel à Ishinomori Shôtarô qui faisait sa carrière de grand mangaka à Tôkyô et qui avait passé son enfance et son adolescence dans une ville voisine d'Ishinomaki. La municipalité se souciait du dépeuplement lié à l'apparition de grandes surfaces en banlieue, à tel point que l'on désignait le centre-ville comme “le quartier des volets fermés”. Le grand dessinateur s'est associé à la ville pour réclamer le projet de transformer l'allaise du fleuve Kyû-Kitakami en une “île du manga” dans le but de créer un futur musée qui deviendrait le cœur de la ville entière. Ce fut le premier projet de renaissance

d'une ville grâce au manga dans l'archipel.
Mais le projet a rencontré des obstacles. Considéré à l'époque comme un produit abêtissant pour les enfants, le manga n'avait pas encore de rôle important dans la société. Sans le soutien de la population qui méprisait le manga, la municipalité n'a pas pu débloquer le budget nécessaire. La mort du mangaka en 1998 n'a pas favorisé la situation.
Pourtant, un millier de citoyens n'ont pas baissé les bras. Ils se sont réunis et se sont mobilisés pour défendre le projet. En 3 ans, ce groupe a reçu le soutien de 2 500 personnes à travers tout le pays, y compris de célèbres mangaka comme SATONAKA Machiko, Monky Punch, YAGUCHI Takao ou encore CHIBA Tetsuya. En outre, le graphiste HARA Takao, personne la plus proche d'ISHINOMORI, s'est investi en jouant son rôle de coordinateur entre la société Ishimori production qui représentait les intérêts du mangaka et le futur musée. Il a même fini par s'installer à Ishinomaki afin de réaliser le souhait du mangaka.
Grâce à cette mobilisation, le musée a vu le jour en 2001 avec un financement municipal à hauteur de 50 %. La mairie a confié la gestion du musée aux représentants des citoyens qui s'étaient mobilisés. Ils ont monté une société baptisée Machizukuri manbo dont le nom signifie littéralement “le poisson-lune créateur de ville”. *“On appelle ça une entreprise, mais ses membres sont des commerçants du coin et des bénévoles. Mais je trouve que ça fonctionne mieux que si nous étions gérés par un organisme semi-public. Nous en faisons l'expérience chaque jour”,* explique KIMURA Hitoshi, le directeur général du musée.



Koga Ritsuko pour Zoom Japon

Les amateurs du superhéros Kaimen Rider sont ravis de découvrir l'évolution physique de ce personnage.

Bâti au cœur de la ville d'Ishinomaki et dessiné par ISHINOMORI Shôtarô lui-même, le musée Mangattan en est aujourd'hui un des symboles. Sa forme architecturale étonnante qui rappelle une soucoupe volante autant que son rôle fédérateur illustre parfaitement son importance. Son nom a été inspiré par l'île de Manhattan dont la forme ressemblante à l'allaise sur laquelle l'établissement a été construit. Ce musée de deux étages donne vie aux œuvres du dessinateur au travers de multiples dispositifs. Cela commence avant même que vous soyez arrivé à Ishinomaki. Dès la gare de Sendai où la plupart d'entre vous arriverez de Tôkyô en shinkansen, des trains Mangattan liner couverts par des héros imaginés par ISHINOMORI vous attendront. A la gare d'Ishinomaki, vous serez accueilli par des statues de Cyborg 009. La ville regorge de personnages issus de l'imagination du grand maître, et vous en trouverez un peu partout en vous promenant ! En arrivant au musée, vous rencontrerez Robocon et Professeur Gantsu sur la pelouse avant de découvrir la statue de Sea Jetter Kaito, le nouveau héros d'Ishinomaki né dans la tête du mangaka et créé par son successeur HAYASE Masato. Par la suite, sur le mur vous emmenant vers l'entrée, une cinquantaine d'empreintes de célèbres créateurs de manga en relief vous donneront envie de les toucher. A la fin, vous pourrez serrer la main d'ISHINOMORI. En entrant dans le musée, vous serez chaleureusement accueilli par l'équipe habillée comme Cyborg 009. Avant d'aller voir la boutique Itteki bokuju dont

S'Y RENDRE

A PARTIR DE TÔKYÔ, empruntez le shinkansen au départ de la gare de Tôkyô ou celle d'Ueno jusqu'à Sendai. Environ 1h30. Changez pour la ligne Senseki ou la ligne Senseki-Tohoku qui vous emmènera jusqu'à Ishinomaki en 1h.
Le Mangattan est à 20 mn de la gare. Il est ouvert de 9h à 18h. 800 yens.
Fermeture le 3e mardi (de mars à novembre) et tous les mardis de décembre à février.


Au Mangattan, les amateurs pourront plonger dans les différents univers conçus par ISHINOMORI.


Koga Ritsuko pour Zoom Japon

Les plus célèbres des mangaka japonais ont salué l'ouverture de ce lieu unique.

le nom s'inspire du titre du manga que le dessinateur a réalisé avec ses copains à l'époque où il était collégien, vous suivrez le couloir montant pour découvrir l'histoire du roi du manga. Plus loin, une salle de projection dissimulée propose des courts-métrages de Ryûjin-numa ou des créations originales du Mangattan tel que Sea Jetter Kaito.
Pour atteindre le 1er étage, vous avez le choix. Pour admirer les dessins originaux du mangaka, continuez le couloir le long des fenêtres de la soucoupe. Si vous prenez l'ascenseur, une surprise vous attendra. A découvrir sur place ! Le 1er étage est très attractif. Une partie est réservée aux expositions temporaires qui changent 4 fois par an. A chaque saison, l'équipe du musée propose un projet original et unique, en faisant intervenir différents mangakas de renom. Les thèmes sont très variés. On peut très bien évoquer les spécialités culinaires régionales comme la collaboration entre Kamen Rider et Ultraman, ou encore le travail d'une dessinatrice américaine ayant travaillé pour les studios Disney. Une autre partie est consacrée à l'univers des personnages imaginés par ISHINOMORI. Cela commence avec Cyborg 009, un monde universel qui rend nostalgique les adultes et fait rêver les enfants. Plus loin, on trouve un espace unique où l'on a rassemblé toutes les générations de Kamen Rider. Puis c'est au tour des univers de *jidai-geki*, de Kikaider, de Sarutobi Etchan et de Hotel d'être présentés de différentes manières. Il est conseillé de prévoir suffisamment de temps pour profiter de tous les détails. Le second étage est composé d'une librairie-studio multimédia, d'une salle de formation et d'une café-

PROFIL

ISHINOMORI SHÔTARÔ est un des mangaka les plus célèbres du Japon. Formé par TEZUKA Osamu, il a créé de nombreux personnages tout au long des années 1960 et 1970. *Cyborg 009* en est l'un des meilleurs exemples. Ses aventures sont publiées en France chez Glénat. Il est aussi à l'origine de *Kamen Rider* dont les aventures télévisées continuent encore de captiver les jeunes Japonais.


Koga Ritsuko pour Zoom Japon

Cyborg 004 veille sur la ville d'Ishinomaki.

téria. Vous pouvez librement lire ou regarder les mangas et les animés disponibles sur place. Mais ce n'est pas tout, vous pourrez également vous amuser à plusieurs, ou donner vie à vos dessins avec l'atelier *Anime ni Shiyô !* (Créons notre dessin animé). A la librairie, ne loupez pas une étonnante collection de dédicaces envoyées par un nombre impressionnant de mangaka. Il s'agit des *shikishi* (papier cartonné souvent en forme de carré servant à écrire des messages souvenirs) que le Mangattan a reçus lors de son ouverture en 2001 et de sa réouverture en 2012 après le séisme du 11 mars 2011.

Pour terminer votre visite, pourquoi pas acheter quelques souvenirs à la boutique située au rez-de-chaussée. Vos achats aideront le Mangattan à pérenniser son existence et à redonner le sourire aux habitants d'une ville qui en a bien besoin.

KOGA RITSUKO

ZOOM JAPON

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France

Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Jean Derome, Alissa Descotes-Toyosaki, Angeles Marin Cabello, Steve John Powell, Yagishita Yûta, Ritsuko Koga, Maeda Haruyo, Kimié Ozawa, Kashio Gaku, Takako Taniguchi, Miho Masuko, Yoshié Takano, Miwa Takano, Rié Tanaka, Marie Varéon (maquette).

Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.

Responsable de la publication : Dan Béraud

ZOOM ANNONCES

événements

HifuMiyo



HifuMiyo est une jeune artiste japonaise qui choisit l'illustration pour traduire la vision qu'elle a de la France, bien loin des clichés. Elle est depuis peu, la nouvelle recrue de Michel Lagarde, le célèbre agent d'illustrateurs « Agent 002 ». En parallèle, HifuMiyo a été choisie pour croquer la nouvelle carte illustrée du Village St-Martin regroupant les meilleures adresses des artisans, artistes qui vont vivre le quartier. Pour l'occasion, Artazart, la célèbre librairie du Canal St-Martin, accueille l'artiste japonaise pour une exposition estivale du 25 juin au 6 septembre 2015. 83, quai de Valmy 75010 Paris www.artazart.com

cours

● **Ateliers DESSIN-MANGA** Prochains stages intensifs : **Stage du 06/07/2015 au 10/07/2015.** De 11h~15h. **Stage du 24/08/2015 au 28/08/2015.** De 11h~15h. 265€ttc (matériel et repas compris). Attention nombre de places limité. Réservation sur www.espacejapon.com

● **Stages intensifs de japonais** Stage 1 débutant: du 7 au 31 juillet 2015 - 24 heures de 18h30-20h30 299€. matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com Stage 2 Faux-débutant: du 2 au 23 septembre Lundis, mercredis & vendredis - 20 heures de 18h30-20h30 260€. matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

emplois

● **Nouveau Restaurant Japonais Haute gamme** recherche une/un serveur. Anglais, expérience Obligatoires. Contacter Mme Sanae SAYAMA sanaedesu@yahoo.fr 06 99 88 46 62



logements

● **Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier** franco-japonais à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses étudiants et expatriés japonais. 18 rue de Richelieu 75001 Tel : 01 4286 8739 service@paris-fudosan.com

● **売りレストラン Val de Marne県**、94 La Varenne St Hilaire市　引退のため　売りレストランガストロノミー　ライセンス４　26席　小テラスあり　家賃：2340€　2015年9月新契約　売上高：420000€　日・月休業、日曜営業も可　カップルに最適ガストロノミー料理　Varenne 市で評判のレストラン　ガイドで紹介　当サイト　www.faimetsoif.com 即営業可　工事不要　価格：320 000€　TEL.01 48 86 55 76

● **Couple franco-japonais** cherche appartement 3 pièces dans l'est parisien à partir de septembre jpappart@gmail.com

divers

● **Authentique Shiatsu.** Manière traditionnelle Japonaise par physiothérapeute. Tel: 07 5315 9572. 6 rue Rude 75116. Près d'étoile





Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur

Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :

- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits

Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises

Les honoraires sont déterminés en commun accord avec le client selon la nature du dossier. N'hésitez pas à nous contacter pour plus de renseignements.

HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)	
Emploi	50€ttc
Evénement	45€ttc
Cours	40€ttc
Amitié	40€ttc
Logement	35€ttc
Divers	30€ttc

Options	
20 car. suppl.	5€ttc
option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
cadre	50€ttc
gras	50€ttc
img. papier	100€ttc





Vous souhaitez recevoir chaque mois un exemplaire de ZOOM Japon,

Abonnez-vous et rejoignez le Club Zoom



Pour célébrer nos 5 ans, les membres du **Club Zoom** peuvent gagner ce mois-ci une magnifique sac en tissu représentant les grands noms de la littérature japonaise.

Pour participer au tirage au sort, adressez nous un courriel à *club@zoomjapon.info* ou une lettre à *ZOOM Japon :* 12 rue de Nancy 75010 Paris en indiquant **votre numéro d'abonné** et **le nom de matsuri que vous souhaitez découvrir au Japon**. Jusqu'au 25 août 2015. (Tous les nouveaux abonnés peuvent participer.)

Pour vous abonner, téléchargez le bulletin sur
www.zoomjapon.info
et retournez-le à
Editions ILYFUNET
12 rue de Nancy 75010 Paris
Contact : info@zoomjapon.info
Tél : 01 47 00 11 33

1 an (10 numéros) : 28€ (1ex / mois) / 56€ (10ex / mois)
Zoom Japon ne sort ni le 1er août, ni le 1er janvier.